LES PRÉVENTIONS D'UNE FEMME,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par J. B. RADET.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 27 brumaire an 11.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, nº. 51.

AN XI. (1803.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DOLBAN, homme de 50 ans.	M. *Vertpré.*
Mad. D'HERCOUR, sa sœur, veuve de 40 à 45 ans.	Mad. *Duchume.*
M. DE LUZI, jeune homme de 23 ans.	M. *Henry.*
Mad. DE NELFORT, jeune veuve de 24 ans.	Mad. *Belmont.*
LÉON, fils de Mad. d'Hercour, enfant de 10 ans.	M. F*rédéric.*
SUZETTE, femme-de-chambre de Mad. de Nelfort, 18 à 20 ans.	Mlle *Desmares.*
JUSTIN, jeune garçon jardinier.	M. *Carpentier.*
MOUFLARD, homme d'affaires de Mad. de Nelfort.	M. *Lenoble.*
Un vieux DOMESTIQUE.	M. *Caron.*
Les Gens de la maison.	
Paysans et Paysannes.	

La scène est au Vaudreuil, chez M. Dolban.

Nota. Voici encore une pièce dont le sujet est tiré d'un conte de madame Ducret-Genlis, inséré dans la Bibliothèque des Romans, sous le même titre. La réussite d'*Ida* avait encouragé l'auteur, et ce nouveau succès lui a prouvé qu'il ne pouvait puiser en meilleur source.

LES PRÉVENTIONS D'UNE FEMME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un sallon.

SCENE PREMIERE.

Mad. D'HERCOUR, JUSTIN.

(*Au lever du rideau on voit Mad. d'Hercour, brodant à un métier. Justin entre par la porte du fond.*)

JUSTIN.

Est-il vrai, madame, qu'i' faut que j'mette des fleurs dans l'appartement d'ici dessus, où il n'y a personne ?

Mad. D'HERCOUR.

Sans doute. Tu ne sais donc pas que cet appartement est destiné à madame de Nelfort, et qu'elle arrive ce soir, avec Suzette, ta prétendue ?

JUSTIN, *très-étonné.*

C'est-y possible ! après dix-huit mois d'absence !

Mad. D'HERCOUR.

Il a bien fallu que Suzette suivît sa maîtresse en Provence, où les médecins avaient envoyé mourir son vieux mari.

JUSTIN, *tristement.*

Vraiment, c't' ordonnance là, ma joué un vilain tour.

Mad. D'HERCOUR.

Console-toi ; Mad. de Nelfort revient se fixer à Paris ; elle est depuis quinze jours à St.-Germain, chez sa sœur, et nous l'attendons aujourd'hui au *Vaudreuil*, où elle compte passer un mois avec nous.

JUSTIN.

Mais si elle va encore emmener Suzette ?

Mad. D'HERCOUR.

Tu l'aime donc toujours !

JUSTIN.

Si j'aime Suzette! la fille de votre ancien jardinier, le meilleur ami de mon vieux père, un enfant que madame a élevée et qui m'est promis d'pis qu'elle est au monde . . . Eh pardine, qu'est-ce que j'aimerais donc ! t'nez, madame, il y a (*il montre son cœur.*) tant d'amitié pour Suzette, que j'n'en dors ni jour ni nuit, hors mon premier sommeil.

Mad. D'HERCOUR.

Le pauvre petit ! sa candeur me plaît.

JUSTIN.

Air : *J'aime les amours*. (du Congé.)

Moi, j'sis un garçon
Sans façon,
Tout bon,
Tout rond,
Tout uni,
Et, j'arni !
On n'me voit ni flateur,
Ni menteur;
J'dis toujours mon sentiment,
Franchement.
J'travaill' lestement,
Et gaîment :
Contre l'chagrin,
Le p'tit r'frain
Va son train.
J'prends l'tems comme i'vient,
Tout m'convient,
Et, sans choisir,
J'ai l'desir
Du plaisir.

Moi, j'sis un garçon, etc.

Mad. D'HERCOUR.

Je t'aime de cette humeur; aussi tu sais que je te veux du bien.

JUSTIN.

Pardi ! tout l'monde m'en veut du bien, i n'reste pus qu'à m'en faire.

Mad. D'HERCOUR.

Eh bien, si tu conviens à Suzette, je proposerai à Mad. de Nelfort de la laisser avec moi, et votre mariage pourra s'arranger.

JUSTIN.

Ah! madame, v'là un mot qui vaut pu de cent paroles : mais faudra qu'ça se fasse ben vîte ; car j'sis ben pressé. Drès qu'madame de Nelfort s'ra ici, j'li dirai...

Mad. D'HERCOUR.

Un moment. Cette manière leste déplairait beaucoup à madame de Nelfort, qui a la prétention de paraître imposante.

JUSTIN.

Eh ben, tant pis : j'aime ben mieux la manière de madame. C'est ça, une femme! un cœur transparent comme un cristal! une franchise . . . il est vrai que c'te franchise vous égratigne un p'tit bien, par-ci, par-là : mais comme il y en a pour tout le monde, on n'peut pas s'en fâcher.

Mad. D'HERCOUR.

Et pourquoi s'en fâcherait-on? La vérité nuit quelquefois à celui qui la dit ; mais elle est toujours utile à celui qui l'écoute.

JUSTIN.

Aussi, je n'demande pas mieux qu'd'écouter madame.

Mad. D'ERCOUR.

Oui, mais tu oublies ce que je te commande. Tu n'es pas venu, ce matin, me donner des nouvelles du domestique de M. de Luzi.

JUSTIN.

Flamand! y n'a pas eu le fièvre hier, et si elle ne revient pas ce soir, i s'ra bentôt rétabli.

Mad. D'ERCOUR.

Alors tu pourras quitter le service que tu fais, près de son maître, et te remettre tout-à-fait au jardin.

JUSTIN.

J'en s'rai ben aise pour Flamand, mais j'en s'ra fâché pour moi. Oui... j'n'entend rien au service ; mais, M. de Luzi est si bon, j'nous accordons si ben ensemble! oh!

c't'homme-là, tout l'monde peut vivre avec lui, et jusqu'à M. Léon, vot' fils, qu'est un ben joli enfant, hormis qui commande toujours et n'obéit jamais.

Mad. D'HERCOUR, *avec un peu d'humeur.*

Que veux tu dire ? (*Elle se lève.*)

JUSTIN, *un peu embarrassé.*

Oh ! j'veux dire que tout l'monde aime M. de Luzi.

Mad. D'HERCOUR.

Retourne à ton jardin, mon frère se plaint que l'ouvrage n'avance pas.

JUSTIN.

Pardi ! je l'crois, i recule ben plutôt; not' maître est si singulier...

Air : *Vaud. d'Alcibiade.*

Matin et soir i m'fait planter,
Et sa manie est sans pareille ;
Car, le lend'main, faut déplanter
Tout c'que j'avons planté la veille.
Drès qu'i met l'pied dans not' jardin,
C'est com' la grêle et la tempête,
Et mes arbres et moi soudain,
J'tremblons tous des pieds à la tête.

Mad. D'HERCOUR.

Quand le jardin anglais sera fini, je prirai M. de Luzi de faire entendre raison à mon frère.

JUSTIN.

Oh ! si monsieur de Luzi veut, ça s'ra ben aisé ; car, entre nous, c'est li qui fait tous les desseins des bosquets, et, quand ils sont finis, i fait croire à monsieur qu'c'est lui qu'en a eu l'idée.

Mad. D'HERCOUR.

Cela tient à la bonté de son cœur; M. de Luzi jouit du plaisir qu'il fait.

JUSTIN.

Ah ! ça, c'est vrai... Eh ben, croiriez-vous que son domestique en dit du mal. Oui, madame, ... i dit qu'monsieur de Luzi est une mauvaise tête, qu'il a mangé son bled en herbe, qu'il a eu des maîtresses, que c'est une bénédiction...

Mad. D'HERCOUR.

M. Flamand tient-là de jolis propos; je vous défends de les répéter.

JUSTIN.

Gna pas de danger; en fait d'ça, j'réponds d'moi comme de madame... Ah! v'là M. Léon et son bon ami.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LUZI, LÉON, *il tient un nid.*

LÉON, *courant à sa maman et lui baisant la main.*

Maman, vous ne me gronderez pas.

Mad. D'HERCOUR.

Je le devrais, cependant. Vous êtes sorti après le dîner sans rien dire. (*Léon fait une petite mine de calin, sa maman lui tâte le front.*) Voyez comme il a chaud.

M. DE LUZI.

Nous n'avons été que jusqu'au bout du parc; mais il est d'une vivacité...

JUSTIN.

C'est un salpêtre, quoi!

LÉON, *montrant son nid.*

Voyez, maman, les jolis oiseaux; ce sont des pigeons ramiers. Si vous saviez comme ils étaient hauts! C'est mon ami qui les a denichés.

Mad. D'HERCOUR.

Quelle imprudence! Et s'il vous arrivait quelque accident?

LÉON.

Oh! mais j'étais là.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

Je vous avertis, ma sœur, que vous allez voir notre belle cousine. Son domestique arrive, et il annonce que dans une heure elle sera ici.

LÉON, *à sa maman.*

Ma marraine va arriver ?

Mad. D'HERCOUR.

Oui. Je vais m'assurer si rien ne manque à l'appartement que je lui destine ; ensuite, je viendrai vous prendre pour aller au-devant d'elle jusqu'au bout de l'avenue.

M. DOLBAN.

C'est bien dit.

M. DE LUZI.

Je suis à vos ordres. (*Mad. d'Hercourt sort.*)

LÉON, *à Justin.*

Tu sens bien qu'il faut que j'aille aussi au-devant de madame Nelfort ; mais tu vas venir d'abord me donner un panier pour mettre mes jolis pigeons.

JUSTIN.

V'nez, j'vas vous trouver ça.

M. DOLBAN, *à Justin*

Un moment. Je voudrais bien savoir où tu as passé l'après-dîner. Ne t'avais-je pas dit qu'il fallait déplanter deux cèdres du Liban pour les placer à l'entrée du nouveau bosquet ?

JUSTIN.

C'est vrai, monsieur ; mais j'n'aurais jamais eu l'courage de les arracher. Ils sont si biaux, si vards !

M. DOLBAN.

Ils seront mieux où je veux les mettre.

JUSTIN.

Je n'crois pas.

LÉON, *bas à Justin.*

Viens donc.

JUSTIN.

Air *nouveau de Weicht.*

Moi, je n'sis pas savant ; mais, j'dis :
Où l'arbre est bien faut qu'il y reste.
En pareil cas, c'est mon avis :
Le transplanter li d'vient funeste.
Aux hommes d'même, on l'sait assez ;
L'changement d'lieu n'est pas efficace :
Aussi, voyez les gens sensés,
Tous ceux là qui sont ben placés
Vous diront qu'faut rester en place.

(*Il sort avec Léon.*)

SCENE IV.

M. DOLBAN, M. DE LUZI.

M. DOLBAN.

Comme cela raisonne ?

M. DE LUZI.

Eh mais, il a quelquefois du bon sens.

M. DOLBAN.

J'aurais bien voulu que madame de Nelfort ne vint que la semaine prochaine, mon jardin anglais aurait été fini. Heureusement nous avons terminé notre pavillon.

M. DE LUZI.

J'espère qu'il lui plaira.

M. DOLBAN.

Mais, à propos, nous devions aller demain voir ma jeune pupille, ma jolie petite nièce.

M. DE LUZI.

Nous remettrons notre voyage.

M. DOLBAN.

Il le faudra bien. Savez-vous que cet enfant-là aura un jour trente bonne mille livres de rente.

M. DE LUZI.

Trente mille livres de rente, et un joli visage !

M. DOLBAN, *avec feu.*

Ah ! si elle avait un an de plus !... mais à peine quinze ans... Au reste, vous la verrez. J'ai dans la tête certains arrangemens . . . le tems amène bien des choses ! Aujourd'hui, ne pensons qu'à madame de Nelfort, n'oublions pas nos couplets pour demain, et, ce soir, un proverbe.

M. DE LUZI.

J'ai déjà tracé quelques idées, d'après les vôtres.

M. DOLBAN.

Je veux rendre ce séjour agréable à ma cousine.

M. DE LUZI.

Cela ne sera pas difficile.

Air : *Mes chers amis, dans cette vie.* (du Calife.)

Comment ici ne pas se plaire,
Avec un hôte tel que vous !

Convive aimable, ami sincère,
Vous devez être aimé de tous :
A cette compagne embellie,
Votre gaîté donne la vie,
Vous avez l'art d'y réunir
Et le bonheur et le plaisir.

M. DOLBAN.

J'espère que nous donnerons à madame de Nelfort le desir de rester long-tems avec nous. Cependant, elle cherche à faire l'acquisition d'une terre... cela me fait naître une idée ; celle que vous voulez vendre pourrait lui convenir ; il faudra que je lui en parle.

M. DE LUZI.

Je crois qu'il ne sera plus tems ; mon notaire m'a écrit dernièrement qu'il avait un acquéreur, que le marché était prêt à se conclure, et peut-être, au moment où je vous parle, est-ce une affaire finie.

M. DOLBAN.

Tant pis. J'aurais été charmé de vous voir traiter avec madame de Nelfort ; je suis certain que vous n'auriez eu qu'à vous en louer. C'est une femme du plus grand mérite ; une tête vive....

M. DE LUZI, *vivement.*

Ajoutez d'une figure charmante. Je l'ai rencontrée plusieurs fois dans le monde, il y a deux ans, et il m'en est resté une impression....

M. DOLBAN.

Mon ami, prenez garde à vous ; ne vous avisez pas d'en devenir amoureux.

M. DE LUZI.

Pourquoi donc ? nous sommes libres, l'un et l'autre.

M. DOLBAN.

Oui ; mais vous avez vingt-trois ans, et, entre nous, il n'y a pas long-tems que votre tête commence à se mûrir ; ma cousine, au contraire, à vingt-quatre ans, et elle n'a ni les défauts ni les goûts de son âge ; c'est une femme enveloppée dans l'austérité des mœurs antiques, et qui n'a jamais eu de commerce avec son cœur.

M. DE LUZI.

C'est ce qu'il faut pour fixer le mien.

M. DOLBAN.

D'ailleurs elle doit avoir appris vos aventures galantes.

M. DE LUZI.

Eh bien ! elle me remarquera.

M. DOLBAN.

Air : *Vaud. de Oui ou Non.*

Sur vous, mon cher, assez souvent,
On a parlé sans retenue;
Si ma cousine, en arrivant,
Contre vous était prévenue !

M. DE LUZI.

On peut dissiper avec fruit
Ces préventions que l'on donne.

Et puis, tenez, en fait de réputation...

Une mauvaise qu'on détruit
En fait toujours naître une bonne.

M. DOLBAN.

La conséquence ne me paraît pas extrêmement juste : au surplus, personne dans la société n'aurait plus d'agrément que madame de Nelfort, si elle n'avait pas été un peu gâtée par l'hommage qu'on a constamment rendu à son mérite. Mais les éloges des gens raisonnables l'ont rendu fière et dédaigneuse avec les jeunes gens qui passent pour légers, et cela irait même très-loin, si la crainte de paraître injuste ne la ramenait à ce qu'elle appelle une excessive bonté.

M. DE LUZI.

On a peu de mauvais procédés à craindre d'une femme qui connaît le monde et qui a de l'esprit.

M. DOLBAN.

D'ailleurs, si madame de Nelfort s'avisait de faire ici quelqu'incartade, ma sœur, avec sa grosse franchise, la remettrait bientôt dans le bon chemin.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, JUSTIN, ensuite Mad. D'HERCOUR, Mad. DE NELFORT, LÉON.

JUSTIN, *accourant.*

V'là ces dames, v'là Suzette... non, madame de Nelfort Suzette... v'là tout le monde.

(Mad. de Nelfort paraît, entre madame d'Hercour et Léon. M. Dolban va au-devant d'elle et l'embrasse, pendant la ritournelle de l'air suivant. M. de Luzi se tient à l'écart et paraît frappé de la beauté de madame de Nelfort.)

M. DOLBAN, *allant à Mad. de Nelfort qu'il embrasse.*

Ma belle cousine !

Mad. D'HERCOUR, LÉON, M. DOLBAN.

Air : *Ah! quel beau jour.* (des Petits Savoyards.)

Ah! quel plaisir ! ah! le beau jour !
A près deux ans d'absence,
Combien votre présence
Répand de joie en ce séjour !

M. DE LUZI, *à part.*

Qu'elle taille élégante !
Que d'attraits,
Dans ses yeux, dans ses traits !

JUSTIN, *à part, cherchant des yeux S*

Malgré moi j'm'impatiente.
Suzette... hélas!
Je n'la vois pas.

M. DOLBAN.

Vous êtes toujours charmante.

TOUS.

Charmante !

M. DOLBAN.

Vous embellissez toujours.

TOUS.

Toujours.

Mad. DE NELFORT.

Trève de grace, à ces discours ;
Je vous vois, je suis contente.

M. DOLBAN, Mad. D'HERCOUR, LÉON.

Ah ! quel plaisir ! ah ! le beau jour, etc.

Mad. DE NELFORT, *avec sensibilité.*

Mes chers amis ! je suis déjà heureuse de me trouver avec vous.

JUSTIN.

Est-ce que Suzette n'est pas venue avec madame ?

Mad. DE NELFORT.

Elle est occupée à débarrasser ma voiture.

JUSTIN, *sortant.*

Faut que j'aille li aider, ça s'ra putôt fait.

Mad. D'HERCOUR.

Permettez-moi, ma cousine, de vous présenter M. de Luzi. (*M. de Luzi salue Mad. de Nelfort, qui prend un air grave et digne.*) Il doit passer ici le tems que vous voulez bien nous donner.

M. DOLBAN, *avec chaleur.*

Il est charmé de faire votre connaissance, et je suis sûr que son amabilité et ses talens ne contribueront pas peu à vous rendre ce séjour agréable.

Mad. DE NELFORT, *froidement.*

Je n'ai besoin pour m'y plaire d'aucun secours étrangers.

LÉON, *vivement et avec ingénuité.*

Oh ! sans mon ami, tout le monde s'ennuierait ici ; il sait des jeux de toutes façons, qu'il recommence tant qu'on veut, et cela est bien agréable, n'est-ce pas, ma belle marraine ?

Mad. DE NELFORT, *tournant le dos à M. de Luzi pour parler à M. Dolban, mais à demi-voix.*

Mon cher Dolban, je voudrais vous parler en particulier.

M. DE LUZI, *à part.*

Voilà un début qui n'est pas encourageant.

Mad. DE NELFORT, *à Mad. d'Hercour.*

Restez, ma cousine, vous n'êtes pas de trop.

M. DE LUZI, *à part, en sortant.*

Ceci renverse toutes mes idées. . . . Voyons à prendre un parti.

LÉON, *allant après lui.*

Attends-moi donc, mon ami.

SCENE VII.

Mad. DE NELFORT, Mad. D'HERCOUR, M. DOLBAN.

Mad. DE NELFORT.

En vérité, je ne reviens pas de ma surprise. Comment se

fait-il que je trouve établi dans cette maison un homme tel que M. de Luzi ?

M. DOLBAN.

Mais il est reçu dans la meilleure compagnie, et cela est tout simple : il faut mettre peu d'importance à de petites étourderies de jeunesse.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Trompeur et trompé tour à tour,
Vif, étourdi, léger, volage,
Il a suivi le ton du jour,
Et des jeunes gens de son âge.
Un caton imberbe, entre nous,
Serait d'un ridicule extrême :
Chercher un sage chez des fous,
C'est manquer de raison soi-même.

Mad. D'HERCOUR, *vivement.*

Avec votre permission, mon frère, votre manière de louer est fort mal-adroite ; et quand ma cousine connaîtra M. de Luzi....

Mad. DE NELCOUR, *se récriant.*

Moi ! connaître un homme aussi dangéreux qu'immoral ! un homme perdu de réputation !

Mad. D'HERCOUR, *avec étonnement.*

Il faut qu'on ait étrangement calomnié ce pauvre Luzi !

Mad. DE NELFORT.

Mais il n'y a qu'une voix sur son compte, et je ne sais comment madame ne voit pas...

Mad. D'HERCOUR, *avec un peu d'ironie.*

Air *nouveau.*

De voir aussi bien que mada
S'il ne m'est pas toujours permis,
Je sais, soit dit sans épigramme,
Juger un peu mieux mes amis ;
Quand je cherche a les bien connaître,
Ce n'est pas sur ce qu'on en dit,
C'est sur ce que je vois paraître
De leur cœur et de leur esprit.

Mad. DE NELFORT.

Tout cela est à merveille, mais je ne conçois pas comment on pourrait paraître en liaison avec un homme qui a eu autant d'aventures scandaleuses ! il faudrait avoir perdu toute idée des convenances et renoncé à toute dignité.

Mad. D'HERCOUR, *vivement.*

Il me semble qu'il y aurait plus de dignité, et sur-tout plus de charité, à paraître ignorer certaines anecdotes, ou du moins, à les mettre en doute ?

M. DOLBAN, *d'un ton doux.*

Elle a raison, car tout cela est fort exagéré.

Mad. DE NELFORT.

Air : *Vaud. des deux Veuves.*

Je n'entends rien à ces discours :
Quoi ! vous, dont les mœurs exemplaires..

Mad. D'HERCOUR.

Les sages ne sont pas toujours
Ceux qui se montrent plus sévères.

Mad. DE NELFORT.

Qu'elle indulgence ! en bonne foi,
J'admire votre bonhomie.

Mad. D'HERCOUR.

La bonhomie est, selon moi,
Préférable à la pruderie.

M. DOLBAN.

Ma sœur...

Mad. DE NELFORT, *piquée.*

Je vous entends ; mais je déclare que rien au monde ne me décidera à passer plusieurs jours en société intime avec M. de Luzi.

Mad. D'HERCOUR.

On n'a pas d'idée de pareilles préventions.

M. DOLBAN.

Mais enfin, ma chère cousine, que voulez-vous que je fasse ?

Mad. DE NELFORT.

Que vous choisissiez entre M. de Luzi et moi ; il faut qu'il parte demain, ou je partirai.

M. DOLBAN.

Comment me sera-t-il possible de lui dire...

Mad. DE NELFORT, *avec une légère ironie.*

Rien de plus facile. Rendez-lui compte de cet entretien, il ne pourra vous en savoir mauvais gré ; il n'accusera que ma pruderie.

Mad. D'HERCOUR.

Faire un pareil compliment à un homme dont nous n'avons qu'à nous louer ! à l'homme du monde le plus aimable, le plus intéressant.

Mad. DE NELFORT, *levant les épaules.*

Intéressant !

Mad. D'HERCOUR, *avec chaleur.*

Oui, madame, intéressant; plein de franchise, d'honneur, et de sensibilité.

Mad. DE NELFORT, *après un petit silence.*

Ecoutez; je ne veux ni vous gêner, ni me brouiller avec vous : combien M. de Luzi doit-il rester de tems ici ?

M. DOLBAN.

Il m'avait promis de rester encore trois semaines.

Mad. DE NELFORT.

Eh bien, ne lui parlez pas; je partirai demain, et je reviendrai dans un mois.

M. DOLBAN.

Vous n'y songez pas.

Mad. DE NELFORT.

Ce soir, à souper, je dirai que je vais à Rouen, passer quinze jours, j'ajouterai, qu'avant d'aller m'établir à quatre lieues de vous, j'ai voulu vous voir un moment; cette tournure n'est-elle pas naturelle ?

M. DOLBAN.

J'aime mieux parler à Luzi.

Mad. DE NELFORT.

Non; toute réflexion faite, je préfère cet arrangement.

M. DOLBAN.

Mais il me désole; allons, soyez tout-à-fait généreuse, ne nous quittez pas.

Mad. DE NELFORT.

Oh ! c'est impossible; où le devoir est tracé, la résolution doit être inébranlable. Mais je vous promets de revenir et de passer l'automne avec vous.

Mad. D'HERCOUT, *gaiement.*

Allons, cette promesse nous réconcilie; je vous prie d'excuser ma brusque franchise : mon frère, chargez vous d'an-

noncer le départ de madame, et tâchez, surtout, que M. de Luzi ne soupçonne pas qu'il en est la cause.

M. DOLBAN.

C'est bien mon intention... J'y vais de ce pas. (*il sort.*)

Mad. DE NELFORT, *allant pour sortir.*

Il faut que je donne des ordres à mes gens...

Mad. D'HERCOUR.

Vous devez être fatiguée, reposez vous ici; je vais vous envoyer Suzette. (*elle sort.*)

SCENE VIII.

Mad. DE NELFORT, *seule.*

Quand on devinerait le motif de mon départ, je n'en serais pas fâchée.

Air : *De ma barque légère.*

Qu'on approuve ou qu'on blâme
Le parti que je prends,
J'ai raison, je le sens,
Dans le fond de mon ame;
Il est bon de savoir
Agir avec franchise.
Fuir tous ceux qu'on méprise,
C'est un devoir.
Si nous osions sans cesse
Nous déclarer contre eux,
Les gens de cette espèce
Ne seraient pas si dangéreux } *bis.*

SCENE IX.

Mad. DE NELFORT, SUZETTE.

SUZETTE, *naïvement et avec la plus grande gaieté.*

Ah! madame, si vous saviez qu'elle joie notre arrivée répand dans cette campagne!

Mad. DE NELFORT, *froidement.*

Oh! vous avez vu cela?

SUZUTTE.

Air : *Je verrai donc un mariage.* (de Julie.)

Que de plaisirs on nous apprête!
On n'aura pas d'autres souci.

Que nous allons nous plaire ici !
Pour tous les jours je vois nouvelle fête :
Demain, dit-on, l'on y jouera
La comédie et l'opéra ;
Ce soir, un proverbe choisi,
Joué par monsieur de Luzi.
Ah ! c'est charmant de vivre ainsi : } *bis.*
Que nous allons nous plaire ici ! }
On préviendra tous vos desirs
En ne songeant qu'à vos plaisirs.
Ah ! c'est charmant, etc.

Mad. DE NELFORT.

Vous êtes assez folle, ma chère Suzette.

SUZETTE, *toujours gaiement.*

M. Léon m'a montré son petit rôle ; il y a dans le proverbe un éloge charmant de madame, c'est M. de Luzi qui en est l'auteur.

Mad. DE NELFORT, *surprise.*

M. de Luzi !... je me passerais bien de ses éloges.

SUZETTE, *vivement et naïvement.*

C'est lui qui ordonne tout. Oh ! c'est un homme bien aimable, à ce que tout le monde dit.

Mad. DE NELFORT, *préocupée et un peu à part.*

Des fêtes composées par lui !... il se vanterait de me les avoir données ; raison de plus pour partir. Ecoutez, Suzette, nous ne restons pas ici, et demain nous partons pour Rouen.

SUZETTE, *très-surprise.*

Demain !

Mad. DE NELFORT.

Oui ; allez prévenir Dubois, et que ma voiture soit prête avant six heures.

SUZETTE, *très-émue.*

Partir demain... avant six heures !... Ah ! mon dieu, j'en ai le cœur tout saisi. (*Elle sort.*)

SCENE X.

M. DOLBAN, Mad. DE NELFORT.

M. DOLBAN, *d'un air triste.*

Je viens, ma chère cousine, vous prier de révoquer l'or-

dre de votre départ. M. de Luzi a demandé des chevaux de poste, il les ettend et m'a fait ses adieux.

Mad. DE NELFORT, *très-surprise.*

Comment, malgré nos conventions... vous lui avez donc parlé ?

M. DOLBAN.

Point du tout. J'ai seulement dit, devant lui, les choses dont nous étions convenus, que vous iriez à Rouen.

Mad. DE NELFORT.

Eh bien ?

M. DOLBAN.

Eh bien, là dessus il est sorti, et, un instant après, il est rentré, en disant qu'une lettre qu'il vient de recevoir le forçoit à partir sur le champ : la vérité est qu'il n'a reçu ni lettre, ni courrier; mais au ton que vous avez pris lorsqu'il vous a salué...

Mad. DE NELFORT.

Au ton que j'ai pris ? mais il me semble qu'il a été fort simple...

M. DOLBAN.

Oh ! vous aviez un air...

Mad. DE NELFORT.

Et vous croyez que ce serait là la cause de son départ ?

M. DOLBAN.

Mais je n'en doute pas.

Air :

Il a pensé, sur votre accueil,
Que c'était vous rendre service.

Mad. DE NELFORT.

Sans doute il m'accuse d'orgueil,
D'impertinence, de caprice !

M. DOLBAN.

Vous ne pouvez, sans contredit,
Le blâmer en cette occurrence,
Vous jugés, vous, sur des on dit,
Il peut juger sur l'apparence.

Mad. DE NELFORT.

Réellement, il a demandé des chevaux pour ce soir ?

M. DOLBAN.

La poste est au bout de l'avenue, ainsi cela ne sera pas long.

Mad. DE NELFORT.

Sans doute, il est furieux contre moi?

M. DOLBAN.

Furieux! qu'elle fausse idée on vous a donné de lui! c'est la plus douce créature...

Mad. DE NELFORT.

Et il ne vous a rien dit?

M. DOLBAN.

Absolument rien. Seulement, en me faisant ses adieux, il m'a serré la main, et il avait un air pénétré qui m'a fait de la peine, je l'avoue... mais la chose est faite, n'y pensons plus.

Mad. DE NELFORT.

Si j'avais pu prévoir tout ceci... Mais j'espère que votre sœur le retiendra.

M. DOLBAN.

Oh! son parti est pris et bien pris; ma sœur n'a pu rien obtenir. Elle va lui donner ses commissions pour Paris.

Mad. DE NELFORT.

Je voudrais, pour tout au monde, n'avoir rien témoigné.. votre sœur m'en voudra, cette idée me fait une peine extrême. Si nous allions la trouver.

M. DOLBAN.

Oh! non, nous risquerions de rencontrer M. de Luzi.

Mad. DE NELFORT.

N'importe, il faut que je parle à ma cousine; je dois cette démarche à l'amitié qu'elle m'a toujours montrée. (*On entend claquer un fouet de poste.*)

M. DOLBAN.

Comment, déjà!

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, JUSTIN, LÉON, SUZETTE.

JUSTIN, *arrivant avec vivacité.*

C'est-y possible, notr' maître! des chevaux de poste pour M. de Luzi?

LÉON.

Il ne faut pas le laisser partir.

SUZETTE.

Est-il vrai, madame, que nous restons!

M. DOLBAN.

Oui, mon enfant.

Mad. DE NELFORT, *entraînant M. Dolban.*

Allons trouver votre sœur, ne perdons point de tems. (*ils sortent.*)

SCENE XII.

LÉON, JUSTIN, SUZETTE.

SUZETTE, *gaiement.*

Ah! je respire!... Justin, nous restons.

JUSTIN, *tristement.*

J'en suis bien aise; mais M. de Luzi s'en va, et ça me fait un chagrin...

SUZETTE, *fâchée.*

Tu n'en avais pas tant de nous voir partir.

LÉON.

Mais je crois bien, vraiment!...

JUSTIN.

Tu n'faisais que d'arriver!

SUZETTE.

Tu est bien satisfait de me voir.

JUSTIN, *encore plus triste.*

Oh! j't'en réponds.

SUZETTE.

Il y paraît.

JUSTIN.

Air: *de Weicht.*

Oh! j'suis content; mais ça n'peut pas paraître,
Et, tiens, Suzette, i' n' faut pas m'en vouloir:
L'chagrin que j'ai de perdre un si bon maître,
M'ôt', malgré moi, l'plaisir que j'ai de t'voir.

SUZETTE, *vivement.*

Mais ce n'est pas M. de Luzi qui est ton maître; tu dis des raisons...

JUSTIN.

N'te fâche pas, ma petite Suzette. (*il veut lui prendre la main.*)

SUZETTE, *s'éloignant.*

Non, monsieur.

LÉON.

Ah ! voici maman et mon ami.

(Suzette sort en faisant la mine.)

SCENE XIII.

Mad. D'HERCOUR, M. DE LUZI, LÉON, JUSTIN.

Mad. D'HERCOUR, *en entrant et allant se placer à son secrétaire.*

Puisque vous voulez bien vous en charger, je vais écrire à ma nièce.

M. DE LUZI.

Mon cher Justin, je te recommande ce pauvre Flamand, la fièvre vient encore de le reprendre ; il m'est impossible de l'emmener.

JUSTIN, *presque pleurant.*

Soyez tranquille, monsieur, j'en aurai soin de vot' Flamand.

LÉON, *à M. de Luzi.*

Tu m'avais promis de venir demain à la chasse aux alouettes, après demain à la pèche; nous devions faire ensemble un cerf-volant de grandeur naturelle, et tu veux partir ?

M. DE LUZI, *tristement.*

Il le faut, mon ami.

LÉON, *vivement.*

Je dis, moi, qu'il ne le faut pas.

JUSTIN.

C'est c'que je m'tue de répéter à monsieur ; mais i' n'm'entend non pu qu'les statues du jardin.

LÉON, *tristement.*

Air : *Vraiment oui, c'est bien ma mère.*

Ce départ m'inpatiente,
Que vas-tu faire à Paris !
Qu'elle affaire importante,
Imprévue et si pressante,
T'éloigne de tes amis,

Et trompe leur attente ?
Mais pour arrêter tes pas,
Ce séjour n'a nul apas ;
Tu n'y trouves plus de charmes,
Sans pitié tu vois nos larmes :
Oh ! non, tu ne nous aime pas.

M. DE LUZI.
Léon sait bien le contraire.

LEON.
Tu nous aimais.

M. DE LUZI.
Ce voyage est nécessaire.

LEON.
Oh ! non jamais.

M. DE LUZI.
Mais je songerai sans cesse...

LEON.
Si loin, hélas!

M. DE LUZI.
Aux amis qu'ici je laisse.

LEON.
Tu nous oublieras

EN TRIO.

Ce départ m'impatiente, etc.

M. DE LUZI.
Je n'ai point l'ame contente,
En retournant à Paris ;
Ce départ me tourmente :
Mais une raison puissante
M'éloigne de mes amis
Et trompe mon attente.
Quand pour arrêter mes pas,
Ce séjour a mille appas ;
Je pourrais trouver des charmes
A faire couler tes larmes !
Oh ! non Léon ne le crois pas.
Quand pour arrêter mes pas, etc.

JUSTIN.
C'voyag' nous impatiente;
Vous aimez don ben Paris?
Qu'elle affaire importante,
Qu'on n'peut r'mettre et si pressante,
Vous éloigne de vos amis,
Malgré qu'ça les tourmente ?
Mais pour arrêter vos pas,
Ce séjour n'a pu d'appas :
Vous n'y trouvez pu de charmes,
Et ça fait couler nos larmes :
Oh ! non, vous ne nous aimez pas.
Non, pour arrêter vos pas, etc.

M. DE LUZI.

Justin, fais-moi le plaisir d'aller mettre dans ma voiture tout ce que tu trouveras sur ma table.... Va, mon garçon.

JUSTIN.

Va, va... c'est bentôt dit : mais j'n'irai pas vîte, toujours. V'là un voyage qui m'casse bras et jambes. (*il sort.*)

M. DE LUZI, *à qui Mad. d'Hercour remet une lettre.*

Votre commission sera faite avec exactitude.

Mad. D'HERCOUR.

J'espère que vous nous donnerez de vos nouvelles le plutôt possible.

M. DE LUZI, *très-ému.*

Le souvenir de vos bontés, de votre amitié. . . . je ne pourrai plus vous en parler. . . mais mon cœur en conservera un sentiment aussi vif qu'il sera durable.

Mad. D'HERCOUR.

Un départ si imprévu, si précipité...

M. DE LUZI.

Je dois épargner à votre parente le déplaisir de me voir une seconde fois.

LÉON, *lui prenant la main qu'il caresse.*

Mon ami...

M. DE LUZI, *avec sensibilité.*

Oh! oui, conservez-moi tous votre amtié; ce retour m'est bien nécessaire pour me dédommager du chagrin que j'éprouve... Allons, il faut que je vous quitte... Que j'ai de peine à m'arracher d'ici!... (*il baise la main de Mad. d'Hercour. Mad. de Nelfort paraît avec M. Dolban; M. de Luzi l'apperçoit et dit à Mad. d'Hercour :*) Adieu, madame. (*il fait plusieurs pas pour s'éloigner précipitamment.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, M. DOLAAN, Mad. DE NELFORT.

Mad. DE NELFORT.

Monsieur...

(*Tous les personnages font un mouvement de surprise.*)

M. DE LUZI, *d'un ton doux et respectueux.*

Auriez-vous, madame, quelques ordres à me donner ?

Mad. DE NELFORT, *avec un peu d'embarras.*

J'aurais une prière à vous faire... (*regardant Mad. d'Hercour.*) mais j'ai besoin d'être encouragée.

Mad. D'HERCOUR, *allant avec vivacité à Mad. de Nelfort.*

Allons, mon ange, expliquez-vous avec une aimabe franchise.

M. DOLBAN, *baisant la main de Mad. de Nelfort.*
Ma cousine, vous êtes adorable.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, JUSTIN.

JSTIN, *presque pleurant, à M. de Luzi.*
Monsieur, puisqu'on veut absolument que je vous l'dise.... les chevaux sont mis.

Mad. D'HERCOUR, *vivement.*
Eh bien, qu'on les ôte.

JUSTIN.
Bah !... c'n'est pas monsieur qui l'dit.

Mad. DE NELFORT, *à M. de Luzi, avec amabilité.*
N'y consentez-vous pas ?

LÉON.
Bon.

M. DE LUZI.
Je sens, madame, tout le prix de la bonté que vous daignez me témoigner en ce moment; mais elle ne doit rien changer à mon projet.

Air : *de Doche.*

En ces lieux à peine arrivée,
Vous annoncez notre départ;
Cette fuite peu matinée
Me force à partir sans retard.
(*Montrant M. Dolban et Mad. d'Hercour.*)
Ils n'est plus rien qui me retienne.
Ils perdraient trop en vous perdant;
Je sens qu'elle serait leur peine,
A ce que j'éprouve en partant.

Mad. D'HERCOUR.
Elle ne partira point... Ne comprenez-vous pas qu'elle veut rester aussi.

Mad. DE NELFORT, *d'un ton calme, et regardant M. Dolban et Mad. d'Hercour.*
Je dois me défier de mes sentimens quand ils sont opposés à ceux de mes amis; je serais désolée si, par ma faute, ils perdaient une personne dont la société leur est agréable, et j'espère, monsieur, que vous leur restez.

M. DE LUZI.
Comment ne pas se soumettre à votre volonté ? un mot de vous répare tout.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, SUZETTE.

SUZETTE.

Je suis chargée d'annoncer que le souper est servi.

LÉON, *avec joie.*

Bon ! on va se mettre à table.

Mad. DE NELFORT.

Je vous demanderai la permission de me retirer de bonne heure ; je suis un peu fatiguée...

M. DOLBAN.

Nous avons un proverbe après soupé...

Mad. DE NELFORT, *très-vivement.*

Oh ! pour cela, il me serait impossible...

Air : *Cher Crispin, invente, imagine.* (du Trésor supposé.)

M. DOLBAN.

Eh ! bien soit : ici, point de gêne.

Mad. D'HERCOUR, SUZETTE.

Oh ! non, point de gêne.

M. DE LUZI, *à part.*

Quel pouvoir m'arrête et m'enchaîne !

M. DOLBAN, *a M. de Luzi.*

Vous restez, c'est bien fait à vous.

Mad. D'HERCOUR, SUZETTE, JUSTIN, LÉON, *idem.*

Restez avec nous.

DOLBAN, *a Mad. de Nelfort.*

Il se rend à votre instance.

Mad. DE NELFORT, Mad. D'HERCOUR, SUZETTE, LÉON, JUSTIN.

Ensemb. Il se rend à mon / son instance,

M. DE LUZI.

Je me rends à son instance.

DOLBAN.

Vous l'avez su retenir.

Mad. DE NELFORT.

Oui, j'ai su le retenir.

TOUS LES AUTRES.

Ensemb. Elle a su me / le retenir.

DOLBAN.

Et dans cette circonstance.
Chacun doit s'en applaudir.

Ensemb.

Mad. D'HERCOUR, SUZETTE, LÉON, JUSTIN.
Et dans cette, etc.
Mad. DE NELFORT, M. DE LUZI, *a part.*
Mais dans cette circonstance,
Si j'allais m'en repentir !

DOLBAN.
Il se rend.

SUZETTE.
Il se rend.

Mad. D'HERCOUR.
Il se rend.

M. DE LUZI.
Je me rends.

DOLBAN.
Il se rend à son instance.

DOLBAN.
Elle sait.

SUZETTE.
Elle sait.

Mad. D'HERCOUR.
Elle sait.

M. DE LUZI.
Elle sait.

DOLBAN.
Elle sait le retenir.
Et dans cette circonstance,
Chacun doit s'en applaudir.

Ensemble.

Mad. D'HERCOUR, SUZETTE, LÉON, JUSTIN.
Et dans cette, etc.
Mad. DE NELFORT, *a part.*
Si c'était une imprudence !
Si j'allais m'en repentir !
M. DE LUZI, *a part.*
N'écoutant que la prudence,
Je ferais mieux de partir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre change et représente un joli bosquet de verdure, au milieu duquel est un pavillon chinois.

SCENE PREMIÈRE.

JUSTIN, SUZETTE, *apportant l'un et l'autre des tasses, et ce qu'il faut pour déjeûner dans le pavillon. Ils placent le tout sans mot dire; Suzette, affectant de tourner le dos à Justin.*

JUSTIN, *d'un air suppliant.*

Tu n'veux donc pas me regarder?

SUZETTE, *sèchement.*

Non.

JUSTIN.

Tu m'boudes toujours?

SUZETTE.

Oui.

JUSTIN.

Ecoutez, Suzette; si vous continuez, vous allez m'faire une peine, un mal...

SUZETTE.

Tant mieux; chacun son tour.

JUSTIN, *vivement.*

Gna pas de tour, mam'zelle, une jolie fille doit toujours être bonne; i n'est permis qu'aux laides d'être méchantes, et vous n'devriez pas dire...

SUZETTE.

Je dis la vérité.

JUSTIN.

C'te vérité-là, mam'zelle, est un mensonge... et tu vas convenir tout-à-l'heure que je mérite que tu m'aimes.

SUZETTE.

Je ne conviendrai de rien.

JUSTIN.

Pardi ! faudrait être ben femme.

SUZETTE.

Oh ! je ne te croirai plus qu'à bonnes enseignes.

JUSTIN.

Si j'te donne des preuves ?

SUZETTE.

C'est bientôt dit, des preuves... mais, où sont elles ?

JUSTIN, *tirant des papiers de sa poche.*

Des preuves par écrit, pas davantage. (*lui montrant plusieurs grandes feuilles de papier écrites en gros.*) Tu vois bien toutes ces écritures-là ? elles sont de ma façon.

SUZETTE.

Tu plaisantes ?

JUSTIN.

Non vraiment. M. de Luzi a écrit la première ligne; mais, moi, je l'ai dictée.

SUZETTE.

Tu l'as dictée ! mais cela n'est pas mal.

JUSTIN.

Dame ! c'est toi qui m'inspire tout c'que j'écris. Tiens, lis c'te page-là que j'ai faite toute entière, sans exemple, et en laissant galoper ma plume. (*il lit.*)

Air : *Vaud. de l'Avare.*

« Ma Suzette est tout' mon amie ;
» Ma Suzett' possède mon cœur ;
» J'aim' ma Suzette pour la vie,
» Ma Suzett' fera mon bonheur. » *bis.*
Tous ces mots qu' mon esprit rassemble,
J'les mets su' l'papier sans choisir :
Suzette, amour, bonheur, plaisir,
Tout ça va toujours ben ensemble. *bis.*

SUZETTE.

Tu arranges cela si joliment qu'il n'est plus possible d'être fâchée.

JUSTIN, *vivement.*

Jarni, faudrait m'prouver ça.

SUZETTE.

Oh ! rien ne presse. Mais je ne reviens pas de ma surprise ; M. de Luzi qui a la complaisance de te montrer à écrire !

JUSTIN.

J'te dis qu'c'est la meillèure pâte d'homme..... après moi, s'entend.

SUZETTE.

Je suis vraiment fâchée que ma maitresse soit si fort prévenue coutre lui.

JUSTIN.

Comment, encore ?

SUZETTE.

Le soir, en se couchant, elle n'a cessé d'en parler, et toujours pour en dire mal.

JUSTIN.

Peut-être pour que tu lui en dise du bien.

SUZETTE.

Oh ! j'en doute. Imagine-toi que c'est une femme dont la folie est d'être toujours raisonnable.

JUSTIN, *vivement.*

Oh ! gna folie qui tienne. Primo, d'abord et d'un, mon maître aime ta maîtresse, et quand un homme aime une femme... il est bien fort.

SUZETTE, *avec étonnement.*

Bon ! tu crois qu'il l'aime ?

JUSTIN, *avec un ton affirmatif.*

Je parie qui n'en a pas dormi : oh ! je sais ce qui en est par expérience... Mais, chut, voici ta maîtresse.

SUZETTE.

Déjà !... Elle paraît bien préoccupée.

JUSTIN.

J'vas voir si tout est prêt pour le déjeûner.

(il sort du côté opposé à Mad. de Nelfort.)

SCENE II.

SUZETTE, Mad. DE NELFORT.

SUZETTE.

Madame est levée bien matin ?

Mad. DE NELFORT.

J'ai peu dormi. (*se parlant à elle-même.*) Plus je pense à ce qui s'est passé hier, et plus je suis mécontente de moi et des autres.

Air : *de Weicht*.

Par excès de fierté d'abord,
S'il arrive qu'on humilie,
On cherche a réparer ce tort
Par une démarche polie.
Bientôt on va trop en avant,
Et voilà que sans qu'on y pense,
Trop de sévérité souvent
Nous conduit à trop d'indulgence.

SUZETTE.

Oh! madame, si vous saviez quel plaisir vous avez fait à tout le monde en retenant monsieur de Luzi...

Mad. DE NELFORT.

Je ne conçois rien à l'aveuglement où l'on est ici sur son compte.

SUZETTE.

Mais si M. de Luzi est ce qu'il paraît...

Mad. DE NELFORT.

Ah! vous le protégez aussi.

SUZETTE.

Air : *de Doche*.

Il est modeste en son maintien,
D'humeur affable et prévenante;
Pourtant, madame, il est fort bien,
Et d'une figure charmante :

Mad. DE NELFORT.

A tous ces beaux agrémens-la,
Dans un homme je prends peu garde.

SUZETTE.

Oh! moi de même : mais cela
Se voit sans que l'on y regarde.

Mad. DE NELFORT.

Je ne sais rien de plus ridicule que les éloges prodigués à ces hommes dont le grand mérite est un extérieur passable, qui en sont eux-mêmes si persuadés, qu'ils semblent vous dire : regardez-moi, voyez mes attitudes, mes gestes, mes graces.

SUZETTE.

Si l'on en croit Justin et tout le monde de la maison, il est impossible d'avoir plus de bonté et de sensibilité que M. de Luzi

Mad. DE NELFORT.

Tout cela est d'un bel étalage ; mais soyez sûre, ma chère Suzette, qu'un homme accoutumé à une vie folle et dissipée, est incapable de la moindre action qui caractérise un bon cœur.

SUZETTE, *très-vivement.*

C'est singulier ; M. de Luzi trouve à madame autant de qualité qu'elle lui suppose de défauts ; il en dit un bien, un bien... et même, si je ne craignais pas de déplaire à madame...

Mad. DE NELFORT.

Oh ! vous pouvez parler.

SUZETTE.

Eh bien ! M. de Luzi..... Mais je ne sais si je dois dire...

Mad. DE NELFORT, *avec un peu d'impatience.*

Expliquez-vous, je le veux.

SUZETTE, *naïvement.*

Monsieur de Luzi est amoureux de madame.

Mad. DE NELFORT, *surprise.*

Amoureux !... Comment pouvez-vous penser...

SUZETTE.

Oh ! madame, c'est Justin qui me l'a dit ; et en fait de ça, Justin est connaisseur.

Mad. DE NELFORT, *très-agitée.*

Vraiment, voici du nouveau. . . M. de Luzi ! . . . il est impossible de pousser plus loin l'inconséquence et la présomption... Au reste, je suis fort tranquille.

Air : *De Weicht.*

Il peut m'aimer tant qu'il voudra,
Son amour est sans conséquence,
Jamais il ne s'avisera
De m'en faire la confidence.
Toujours au respect sur mes pas,
Ma fierté saura le contraindre,
Un amant n'est jamais à craindre
Quand on ne l'encourage pas.

SUZETTE, *naïvement.*

Il est vrai que l'encouragement fait beaucoup.

Mad. DE NELFORT.

Madame d'Hercour vient de me dire qu'on déjeûnait ici :

allez me chercher mon ouvrage, cela me dispensera de prendre part à la conversation si elle me déplaît.

SUZETTE.

Voici monsieur Dolban : il paraît tout essoufflé. (*elle sort.*)

SCENE III.

Mad. DE NELFORT, M. DOLBAN.

M. DOLBAN, *essouflé.*

Ah ! ma belle cousine, il y a une heure que je vous cherche... Comment ! au jardin, si matin, et sans moi !

Mad. DE NELFORT.

J'en ai déjà fait le tour.

M. DOLBAN, *vivement.*

Sans moi !.... Vous aurez manqué tous les points de vue !

Mad. DE NELFORT.

Je vous assure que tout m'a paru charmant.

M. DOLBAN.

Par où êtes-vous arrivée ici ?

Mad. DE NELFORT.

Par là.

M. DOLBAN.

Précisément le côté opposé. Et vous êtes sortie de la maison ?

Mad. de NELFORT.

Par le sallon, et j'ai pris la grande allée.

M. DOLBAN.

Oh ! bon dieu ! quel contre-sens !... ce n'est pas du tout cela ; il y a une marche réglée, calculée pour les tableaux des différens sites.

Mad. de NELFORT, *souriant.*

Voilà ce que j'ignorais.

M. DOLBAN.

Air : *Vive une femme de tête.* (Du major Palmer.)

A côté d'un grand Mélèze,
En sortant de la maison,
Dans une allée à l'anglaise,
Nous traversons le gazon,
Au milieu d'arbres touffus,

Par un sentier qui nous mène
Droit au temple de Vénus,
A la nouvelle fontaine,
Aux chemins creux et couverts,
A la grotte souterreine,
Au canton des arbres verts;
De cette enceinte,
Au joli bosquet d'amour;
De là dans le labirinthe,
Après un petit détour:
Là serpente une rivière,
Que l'on passe en trois endroits;
On arrive à la chaumière,
A travers le petit bois:
Ici nous venons enfin,
Et nous avons fait, ma chère,
Quatre fois plus de chemin.
Il n'est qu'un propriétaire
Pour bien montrer un jardin.

Mad. de NELFORT.

Comment donc, mais une pareille promenade est un cours de géographie.

M. DOLBAN.

Au surplus, comment trouvez-vous ce nouveau pavillon?

Mad. DE NELFORT.

Fort joli.

M. DOLBAN.

Dans votre dernier voyage ici, vous aviez pris ce bosquet en affection, il était naturel qu'on cherchât à l'embellir.

Mad. DE NELFORT.

Il est impossible d'avoir des souvenirs et des attentions plus aimables, et il est doux de retrouver encore ces traces de l'ancienne galanterie française.

M. DOLBAN.

Point du tout, c'est de la moderne; car c'est Luzi qui m'a donné l'idée de faire ce pavillon pour vous.

Mad. DE NELFORT.

Monsieur de Luzi! mais il me semble qu'avant mon arrivée ici, il ne m'avait jamais vue.

M. DOLBAN.

Oh! il y a long-tems qu'il est un de vos plus grands admi-

rateurs : comment, vous ne vous souvenez pas de l'avoir rencontré dans le monde.

Mad. DE NELFORT, *froidement.*

Effectivement, en le trouvant ici j'ai cru reconnaître ses traits... Ah ! oui, je l'aurai vu à Paris sans savoir son nom, et j'étais loin de penser que ce fut là ce monsieur de Luzi, dont on m'avait dit tant de mal, et auquel je donnais une toute autre figure.

M. DOLBAN.

Et sans doute analogue aux belles idées que vous aviez sur son compte : mais j'espère que, d'ici à quelques tems, tout le monde dira du bien de lui, il paye ses dettes.

Mad. DE NELFORT, *souriant.*

Voilà certainement un beau sujet d'éloge !

M. DOLBAN.

C'est du moins une action très-estimable ; et qui n'est pas la vertu de tout le monde. Je lui avais offert de l'argent pour se libérer, mais ne voulant rien devoir, même à ses amis, il vend une terre superbe, que, par parenthèse, je voulais vous proposer d'acheter ; mais j'y ai songé trop tard et j'en suis fâché.

Mad. DE NELFORT.

Oh ! n'ayez aucun regret ; je serais au désespoir d'avoir à traiter avec M. de Luzi et ses créanciers. D'ailleurs, en partant de Paris, j'ai chargé mon homme d'affaire de me trouver une terre telle que je la souhaite.

M. DOLBAN.

Il ne trouvera rien qui vous convienne autant que la terre d'Orville. Ce qui me fâche, c'est que cette terre est vendue fort au-dessous de sa valeur : il y a des gens si peu délicats ! heureusement Luzi ne tient pas à l'argent, et pour satisfaire tout le monde, il fait volontiers les plus grands sacrifices. Oh ! s'il n'a pas suivi la route de la fortune, en revanche, il ne s'est jamais écarté du sentier de l'honneur.

Mad. DE NELFORT.

Air : *de Chardini.*

Mon ami, je vous rends justice ;
Avec votre cœur excellent,

Vous ne croyez pas que l'on puisse
Feindre un généreux sentiment :
Mais prévenu comme vous l'êtes,
Vous me prouvez bien en ce jour,
Que l'amitié, dans les ames honnêtes,
Est aveugle autant que l'amour.

M. DOLBAN.

Ah ! c'est moi, qui suis prévenu.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, Mad. D'HERCOUR, LÉON, *chargé d'un énorme cerf volant.*

Mad. D'HERCOUR, *présentant un sac d'ouvrage à Mad. de Nelfort.*

Mon amie, Suzette, prétend, que vous avez le projet de travailler dans ce bosquet : je vous apporte votre ouvrage.

Mad. DE NELFORT.

Je vous remercie.

LÉON.

Voyez, ma belle marraine, quel superbe cerf-volant; comme il est joliment peint ! Le soleil, la lune, les étoiles..

Mad. DE NELFORT.

Voilà un véritable firmament.

LÉON.

C'est mon ami, qui l'a fait avec moi.

Mad. D'HERCOUR, *à M. Dolban.*

Léon à pourtant réveillé M. de Luzi, avant cinq heures, pour ce bel ouvrage.

LÉON.

Oh ! maman, il ne dormait pas.

M. DOLBAN.

Voilà bien le cher Luzi !

LÉON, *à Mad. de Nelfort.*

Nous irons l'enlever après le déjeûner. Vous le voulez bien, n'est-ce pas ?

Mad. DE NELFORT.

Mon cher Léon, vous avez sans doute de petits devoirs à remplir ?

LÉON.

Ma bonne maman m'a donné congé pour aujourd'hui.

M. DOLBAN, *vivement.*

On lui donne beaucoup trop facilement de ces sortes de congés : au lieu d'exercer sa mémoire sur une foule de choses agréables !

Mad. D'HERCOUR.

Je ne veux point orner l'esprit de mon fils aux dépends de son jugement.

Air : *Mon père était pot.*

Loin de transformer un enfant
En docte personnage,
Faisons qu'il sache seulement
Les choses de son âge :
Ces petits savans,
Qu'on voit à dix ans,
Prodiges de sciences,
Souvent, étant grands,
Reçoivent du tems
Un brevet dignorance.

M. DOLBAN.

Comme ces femmes raisonnables, déraisonnent !...

Mad. D'HERCOUR.

Je veux, avant tout, que mon fils soit heureux ; et le moyen plus sûr, selon moi, n'est pas de le rendre savant ; mais de le rendre bon.

Mad. DE NELFORT.

Léon saura vous mettre d'accord, en réunissant un jour les qualités utiles et les talens aimables.

LÉON, *à M. Dolban, avec vivacité.*

Mais, mon oncle, vous savez bien que j'apprends tout ce que vous voulez. Hier, un proverbe, et aujourd'hui, trois couplets de chansons, que mon ami à composés pour ma marraine.

Mad. DE NELFORT.

Comment ?

Mad. D'HERCOUR, *riant.*

Bon ! voilà un petit secret bien gardé.

LÉON.

Ah ! mon dieu, cela m'est échappé ; mais c'est mon oncle qui en est cause.

Mad. DE NELFORT.

Des couplets, par M. de Luzi !...

M. DOLBAN.

Ah ! ah ! Il ne m'en a rien dit, je suis piqué.

Mad. D'HERCOUR.

Ils ont été composés et appris tout en faisant le cerf-volant.

LÉON.

Qui était le prix de mémoire.

Mad. DE NELFORT, *avec un peu de dépit.*

Ce M. de Luzi, est tourmenté du besoin de plaire.

M. DOLBAN.

N'allez vous pas lui en faire un crime ?

Mad. D'HERCOUR.

Ma foi, si le désir de plaire est un défaut, je ne connais point de qualité qui fasse autant de plaisir.

Mad. DE NELFORT.

Voyons donc les couplets avant l'arrivé de l'auteur.

LÉON.

Oh ! non, c'est pour ce soir.

Mad. DE NELFORT.

Ce sera une petite répétition. (*à part.*) Je suis curieuse de savoir comment il a pu me louer ; quelques madrigaux bien faues. (*haut.*) Allons, mon ami.

LÉON.

L'auteur sera fâché.

Mad. DE NELFORT.

Il n'en saura rien.

LÉON, *vivement.*

Vous garderez le secret ?

Mad. DE NELFORT.

Sans difficulté.

LÉON, *d'un ton mystérieux.*

Vous saurez que l'on vous donne tantôt un petit concert, dans un bosquet du jardin où il y a un joli temple.

M. DOLBAN.

Le temple de l'Amour.

LÉON.

Précisément. Il y aura pour inscription sur le frontispice :

» *Asyle de l'Amour fugitif.* » C'est l'Amour qui parle dans les couplets, et c'est moi qui suis chargé de son rôle.

Mad. DE NELFORT.

L'acteur n'est pas mal choisi.

LÉON, *regardant autour de lui.*

Prenons garde.

M. DOLBAN.

Non, non, il ne vient pas; dépêchons. Ah! monsieur de Luzi, vous faites des couplets sans moi!

Mad. DE NELFORT, *à M. Dolban.*

Paix!

LÉON.

Air nouveau *de Michel.*

« Toujours timide et sans espoir (1),
» Pourrai-je au moins me laisser voir,
» Sans exciter votre colère?
» Fugitif, proscrit, malheureux,
» Minerve m'a banni des cieux;
» J'erre tristement sur la terre. »

M. DOLBAN.

C'est l'Amour qui parle.

Mad. DE NELFORT.

N'interrompez donc pas.

(*Léon continue.*)

» Mais dans ces bosquets enchanteurs,
» Je viens oublier mes douleurs,
» En cherchant celle qui m'évite...
» J'y vois Minerve, ou la Vertu,
» Et tout l'olimpe m'est rendu:
» Je le trouve aux lieux qu'elle habite. »

M. DOLBAN, *à Mad. de Nelfort.*

Minerve, c'est vous.

Mad. D'HERCOUR.

Il y a encore un couplet.

LÉON.

» Soumis à de nouvelles loix,
» Enfin j'ai brisé mon carquois:
» Ah! l'on doit cesser de me craindre,
» Consumé par de vains regrets,
» A quoi me serviraient mes traits,
» Puisqu'il ne peuvent vous atteindre?

---

(1) Ces trois couplets sont de madame de Genlis: l'auteur les a copiés parce qu'il était bien sûr de ne pas pouvoir mieux faire.

M. DOLBAN, *à Mad. de Nelfort.*

Hein !... puisqu'ils ne peuvent vous atteindre ! comme il vous connaît bien !

Mad. DE NELFORT, *embrassant Léon.*

Mon cher Léon, vous avez chanté comme un ange.

Mad. D'HERCOUR.

Et les couplets ?

Mad. DE NELFORT.

Je conviens qu'ils ont de la grace, de la délicatesse; mais...

M. DOLBAN.

Remarquez qu'il ne dit pas un mot de votre jolie figure; il était impossible de prendre une tournure plus ingénieuse, plus aimable. (*à M. de Luzi.*) Arrivez, arrivez, mon ami; votre chanson a fait grand plaisir.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LUZI, ensuite un Domestique, *apportant le déjeûner.*

LÉON, *à M. Dolban.*

Ah ! mon oncle...

M. DE LUZI, *très-étonné.*

Quoi ! Léon, vous a chanté...

LÉON.

Pardon, mon ami.

M. DOLBAN.

Il y a dans cette petite allégorie une grace, une délicatesse, dont madame est enchantée.

Mad. DE NELFORT.

Il était impossible que ces couplets ne parussent agréables, et nous vous en devons des remerciemens.

M. DE LUZI.

Tout le mérite est dans le sujet, dans l'intention... mais il fallait trouver l'instant, l'à-propos.

Mad. D'HERCOUR.

Le déjeûner est servi.

M. DOLBAN.

Tant mieux. (*donnant la main à Mad. de Nelfort.*) Plaçons-nous; c'est l'étrenne de votre pavillon, car il est à vous.

Mad. DE NELFORT, *gaiement.*

Mais je m'arrangerais fort bien de tout le reste : votre parc est encore embelli, et, en arrivant, j'ai sur-tout admiré la belle culture de vos terres.

M. DE LUZI.

Graces à l'activité et à l'intelligence des maîtres, on n'apperçoit plus dans les environs un seul coin de terre qui ne soit employé.

Mad. D'HERCOUR.

Nous avons la manie des défrichemens.

M. DOLBAN.

Ce sont les plaisirs de la campagne.

Air : *Le vin est une bonne chose.* (de Julie.)

Changer en un terrain fertile
Un sol qui ne rapporte rien,
Aux autres c'est se rendre utile
En augmentant son propre bien ;
Tout plaît, tout rit, tout encourage.

EN CHOEUR.

Tout plaît, tout rit, tout encourage,
On s'applaudit de ses succès,
Et l'on admire son ouvrage,
C'est chaque jour nouveaux progrès.
Plaisir, gaîté,
Bonheur, santé,
Jamais d'ennui, d'oisiveté,
N'est-ce pas la félicité ? (*bis.*)

M. DE LUZI.

On abandonne un coin de terre
A l'indigent laborieux,
Qui le cultive sous vos yeux,
Et chante, en vous nommant son père,
Et chante, d'un air satisfait,
Le bienfaiteur et le bienfait.

M. DOLBAN.

Vous qui possédez la richesse,
Sans en connaître les douceurs,
Sortez du sein de la molesse
Et devenez cultivateurs ;
Tout plaît, tout rit, tout encourage.

EN CHOEUR.

Tout plaît, tout rit, tout encourage, etc.

(*A la fin du morceau, le déjeûner est fini.*)

LÉON.

A présent, il faut aller enlever mon cerf-volant du côté de la grande rivière, pour éviter les arbres.

M. DOLBAN.

Soit. (*à Mad. de Nelfort*) Vous ne connaissez pas ma rivière anglaise ?

Mad. DE NELFORT.

Pardonnez-moi.

Mad. DOLBAN.

Vous l'avez vue ?

Mad. DE NELFORT.

Non, mais je sais ce que c'est qu'une rivière anglaise ?

Air : *Vaud de l'Opéra-Comique.*

On change en terrain montueux
Une surface trop unie;
On creuse un fossé tortueux,
Voilà la rivière finie.
On y place des ponts, et puis,
Pour opération dernière,
On met à sec deux ou trois puits
Pour remplir la rivière.

M. DOLBAN.

Point de mauvaises plaisanteries, madame; j'ai trouvé des sources abondantes, et nous avons plus de six pieds d'eau par-tout.

Mad. DE NELFORT.

Nous irons admirer cela.

M. DOLBAN.

Comme je serais fâchée qu'on me vit donner le bras à une belle dame sans être vêtu convenablement; je vais quitter ma robe-de-chambre.

LÉON.

Revenez bien vîte.

Mad. DE NELFORT, *prenant son ouvrage.*

Ne vous gênez pas, nous sommes fort bien ici.

M. DOLBAN, *à Mad. d'Hercour.*

Vous, ma sœur, venez écrire vos billets d'invitation pour notre spectacle de ce soir.

Mad. DE NELFORT.

Comment, un spectacle ?

M. DOLBAN.

J'attends des comédiens : la troupe de Vernon.

Mad. DE NELFORT.

Miséricorde !

M. DOLBAN.

Songez qu'il me faut tous les connaisseurs du pays et des environs.

Mad. D'HERCOUR.

Tous ces connaisseurs-là sont de tristes connaissances.

M. DOLBAN.

Oh ! en fait d'admirateurs, tout est bon ; allons, venez.

Mad. DE NELFORT, *à Mad. d'Hercour.*

Quoi ! vous nous laissez ?

M. DOLBAN, *à Mad. de Nelfort.*

Moi, je reviens dans l'instant. (*il prend sa sœur par le bras.*)

Mad. D'HERCOUR, *à Mad. de Nelfort.*

Il faut bien faire ce qu'il veut ; mais j'irai vous rejoindre.

(*ils sortent.*)

SCENE VI.

Mad. DE NELFORT, M. DE LUZI, LÉON.

LÉON, *regardant l'ouvrage que Mad. de Nelfort a tiré de son sac.*

Ah ! que c'est joliment brodé... Mon ami, regardez donc l'ouvrage de ma marraine.

M. DE LUZI, *regardant Mad. de Nelfort.*

On ne peut rien voir de plus agréable.

Mad. DE NELFORT, *tenant des échevaux de soie que Léon prend et mêle.*

Je voudrais que Suzette vint m'apporter...

LÉON, *vivement.*

Je vais la chercher ?

Mad. DE NELFORT.

Non, restez ; c'est inutile.

LÉON.

Voulez-vous que je tienne votre soie comme je fais avec

maman ? (*il prend l'écheveau.*) Il n'y en a guères, cela sera bientôt fait.

Mad. DE NELFORT.

Vous aimez donc à obliger ?

LÉON.

Je n'ai pas de plus grand plaisir.

Mad DE NELFORT.

Comment donc ; mais voilà de la raison.

LÉON.

Air : *Vaud. de Cruella.*

On me crois encore un enfant,
Et c'est une injustice,
Car autant que si j'etais grand,
J'aime à rendre service.
Mon ami le dit tous les jours ;
Servir la beauté fut toujours
Le goût des grandes ames :
Aussi, je ne voudrais avoir
L'âge, l'esprit et le savoir,
Que pour pouvoir
Me rendre utile aux dames.

Mad. DE NELFORT, *à M. de Luzi, pendant que Léon va prendre un tabouret dans le pavillon.*

Je conçois qu'il soit un peu gâté, car il est aimable.

M. DE LUZI.

Il a sur-tout une qualité précieuse ; c'est que, naturellement vif et impétueux, la crainte de désobliger sa maman ou ses amis, suffit pour le rendre doux et tranquille.

Mad. DE NELFORT.

C'est la preuve d'un cœur excellent. (*elle met l'écheveau sur les bras de Léon.*)

LÉON, *vivement.*

Il faut bien que j'aye un bon cœur pour que vous puissiez m'aimer.

Mad. DE NELFORT, *avec sensibilité.*

Oh ! je vous aime beaucoup.

LÉON.

Air : *Regard vif et joli maintien.*

Je vous aime ! quel mot charmant !
Combien je me plais à l'entendre !

Mad. DE NELORT.

L'instinct est heureux,

M. DE LUZI.

Oui, vraiment:

Mais cela doit-il vous surprendre!
Ce mot que le cœur doit saisir,
A tout âge est le bien suprême :
C'est le but de chaque desir,
Et nous n'avons de vrai plaisir
Que quand on nous dit: (*bis.*) Je vous aime,
Je vous aime.

Mad. DE NELFORT, *à part.*

La conversation prend une tournure embarrassante; si je pouvais trouver un prétexte pour l'éloigner.

LÉON; *voyant M. de Luzi rêveur.*

Mon ami, vous voilà bien sérieux : vous m'en voulez peut-être d'avoir chanté vos couplets?

M. DE LUZI, *fixant Mad. de Nelfort.*

C'est madame qui peut répondre à cela.

Mad. DE NELFORT.

J'observe à l'auteur que puisqu'ils ont été faits à mon intention, il m'en doit une copie, et s'il voulait prendre la peine...

M. DE LUZI.

Vous êtes trop bonne, madame, de paraître desirer.....

LÉON, *vivement, à Mad. de Nelfort.*

Si vous voulez la chanson, elle est restée sur la table de maman... Mon ami, tenez cela. (*il lui jette la soie sur les bras.*) Je cours la chercher. (*il sort précipitamment.*)

SCENE VII.

Mad. DE NELFORT, M. DE LUZI.

Mad. DE NELFORT, *avec vivacité.*

Léon! restez; où courez-vous?... Le petit étourdi!... Monsieur, rendez-moi...

M. DE LUZI.

Madame, si vous permettez...

Mad. DE NELFORT.

Je suis trop maladroite aujourd'hui... laissons cela.

M. DE LUZI.

Continuez, je vous en conjure, par tout ce que vous avez de bonté. (*il se place où était Léon, à genoux sur un tabouret, aux pieds de Mad. de Nelfort.*)

Mad. DE NELFORT, *souriant.*

Vous avez donc le projet de rester là ?

M. DE LUZI.

Je suis si bien! (*il regarde fixement Mad. de Nelfort, qui, dans son trouble, prend la soie et paraît dans le plus grand embarras.*)

Mad. DE NELFORT.

Je voudrais vous voir assis...

M. DE LUZI.

De grace, continuez. (*il se fait un moment desilence. Madame de Nelfort reprend son peloton et dévide précipitamment.*) Vous seule ignorez à quel point vous êtes imposante !

Mad. DE NELFORT, *souriant comme quelqu'un qui cherche à dissimuler son embarras.*

Cela ne me paraît pas extrêmement prouvé...

M. DE LUZI, *la fixant encore.*

Quelle ridicule présomption, il faudrait avoir pour oser s'approcher de vous, pour essayer d'attirer votre attention...

Mad. DE NELFORT, *troublée.*

Je conçois que ce serait prendre une peine assez inutile. (*à part.*) Je ne sais ce que je lui réponds ; je suis dans un trouble...

M. DE LUZI.

Vous ne m'étonnez point, et je trouve en moi tout ce qui doit justifier votre éloignement.

Mad. DE NELFORT.

Il n'est point question...

M. DE LUZI, *tendrement.*

Vous aurez beau me traiter avec une extrême sévérité, vous n'êtes pas faites pour être injuste, et si vous me connaissiez mieux, si vous lisiez dans mon cœur...

Mad. DE NELFORT, *se levant.*

Monsieur...

M. DE LUZI, *vivement.*

Eh bien, madame, je me tairai sur ce qu'il éprouve, et ce sacrifice, du moins, sera digne de vous.

Mad. DE NELFORT, *à part*, *en soupirant.*

Ah! j'ai bien mal fait de rester ici.

Air: *Jamais d'Amour.* (duo d'Adolphe et Clara.)

M. DE LUZI.

Ce sentiment, je vous promet,
De n'en parler jamais.

Mad. DE NELFORT.

Ne m'en parlez jamais. (*bis.*)

M. DE LUZI.

Vous aimer, sans nulle espérance...

Mad. DE NELFORT.

Je me plains de la confidence.

M. DE LUZI.

Est-ce donc vous faire une offence?

Mad. DE NELFORT.

Oui, monsieur, cet aveu m'offence.

M. DE LUZI.

Pardonnez et plaignez Luzi.

Mad. DE NELFORT.

Et comment pardonner ici
Un aveu si hardi,
Qui m'étonne et m'offence!

M. DE LUZI.

Hélas! plaignez Luzi
D'aimer sans espéraunce.
Ah! du moins...

Mad. DE NELFORT.

Quoi!

M. DE LUZI.

Du moins je veux toujours...

Mad. DE NELFORT.

Monsieur...

M. DE LUZI.

Vous paraître estimable.

Mad. DE NELFORT.

Finissons ce discours:
En l'écoutant je suis trop condamnable.

ENSEMBLE.

M. DE LUZI, *à part.*	Mad. DE NELFORT, *à part.*
Que mon cœur est ému!	Que mon cœur est ému!
Quel moment inprévu!	Quel moment imprévu!

Quel moment pénible	Pénible !
A me voir traiter ainsi,	Est-ce à moi qu'on parle ainsi !
Je devais m'attendre ici ;	Quel langage on me tient ici !
Oui, son cœur est insensible,	Mais comment s'y montrer insensible.
Ah ! quel moment	Ah ! quel moment !
Ah ! quel tourment,	Ah ! quel moment !
Et qu'il est pénible !	Et qu'il est penible !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LÉON, *accourant*, ensuite M. DOLBAN, SUZETTE.

LÉON.

Voici les couplets de la main de mon ami... Voyez comme son écriture est belle ! (*M. Dolban et Suzette paraissent. Mad. de Nelfort prend la chanson et a les yeux fixés dessus. Léon lit.*) « Couplets faits par Charles de Luzi, à Mad. de Nelfort... » C'est moi qui ai mis le titre.

Mad. DE NELFORT, *fixant la chanson.*

« Charles Luzi. »

M. DOLBAN, *à Mad. de Nelfrort.*

Allons, partons ; vous allez voir mon jardin comme il doit être vû. (*Mad. de Nelfort prend son bras.*) Vous ne craignez pas le soleil ?

SUZETTE.

Je vous apporte une ombrette.

LÉON.

Il y a de l'ombre dans les bosquets.

(*Ils sortent tous, excepté Suzette.*)

SCENE IX.

SUZETTE, *seule.*

Madame reçoit une chanson faite pour elle par M. de Luzi !... cela m'étonne... Elle est persuadée qu'une femme ne fait jamais que ce qu'elle veut, et cette grande sécurité me fait peur. Il faut toujours trembler pour celles qui ne craignent rien.

SCENE X.

SUZETTE, JUSTIN, M. MOUFLARD.

JUSTIN.

Suzette, v'là un monsieur qui dit qu'i s'nomme M. Mouflard, et qui arrive de Paris pour parler à Mad. de Nelfort.

SUZETTE.

Ah! ah! l'homme d'affaire de madame!

MOUFLARD, *d'un air important..*

Oui, mademoiselle, c'est moi-même : mais auparavant de parler à madame, je bénis le destin qui me procure l'heureux avantage de présenter mes très-humbles devoirs à son aimable suivante.

JUSTIN.

Son aimable suivante! c'est-i poli, ça!

SUZETTE, *lui faisant une petite révérence.*

Monsieur...

MOUFLARD, *avec emphase.*

Savez-vous, mademoiselle, que le climat de la Provence vous a été infiniment avantageux?

SUZETTE, *souriant.*

C'est possible; mais je ne m'en suis pas apperçue.

MOUFLARD.

Air : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*
(d'Adolphe et Clara.)

En vérité, depuis deux ans,
Je vous trouve fort embellie :
C'est étonnant, car, dès ce tems,
Vous étiez, ma foi, fort jolie.
Madame est belle, on le sait bien;
Mais tels charmes qu'on lui suppose,
Vous ne devez y perdre rien;
C'est le bouton près de la rose. (*bis.*)

JUSTIN.

Tiens! la rose et le bouton... i m'a volé ça en passant dans not' jardin.

SUZETTE.

Peut-on savoir, M. Mouflard, quel est le sujet de votre voyage?

MOUFLARD.

N'ayant pas trouvé votre maîtresse à St.-Germain, il m'a fallu venir jusqu'ici, parce que j'étais pressé de lui apprendre que j'ai fait, d'après ses ordres, pour elle et en son nom, l'acquisition d'une terre. Il y a dans la vente une chose sur laquelle je dois prévenir Mad. de Nelfort; mais tout pourra se concilier aisément, puisque le notaire du vendeur m'a dit que je trouverais son client dans ce château; c'est M. de Luzi.

JUSTIN.

M. de Luzi!

MOUFLARD, *à Suzette.*

Conduisez-moi donc près de madame, et chemin faisant. . . . .

SUZETTE.

Tout le monde est à la promenade; il faut attendre le retour de madame.

MOUFLARD.

Je l'attendrai volontiers et sans impatience, auprès de vous, mademoiselle Suzette.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *qu'on ne voit pas encore.*

Au secours! au secours!

SUZETTE.

Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE, *paraissant et traversant le théâtre.*

M. Léon, en suivant des yeux son cerf-volant, vient de tomber dans la grande pièce d'eau.

SUZETTE, *avec effroi.*

Léon! est-il possible! (*elle sort en courant.*)

JUSTIN, *la suivant.*

Ah! mon dieu, quel malheur!...

SCENE XII.

MOUFLARD, *seul.*

Monsieur Léon, vient de tomber dans la rivière... Je dois, en galant homme... Un moment... Je ne sais pas où est cette

rivière... d'ailleurs, je n'ai jamais appris qu'à suivre le fil de l'eau, et dans cette occasion, peut-être, ce talent ne suffirait pas

Air : *Pour le bonheur de vos familles.*

Je sens qu'en ce péril extrême,
Mes secours seraient superflus ;
Et si j'allais périr moi-même,
Ce serait un malheur de plus :
Cependant, quand le danger presse,
Hésiter n'est-ce pas faiblesse !...
J'effronterais bien le danger
Si je savais un peu nager.

SCENE XIII.

MOUFLARD, LE DOMESTIQUE, *amenant une partie des gens de la maison.*

TOUS, *excepté Mouflard, en traversant le théâtre.*

Air : *Eh v'nez et v'nez donc vîte.*

Courons en diligence.
Ah ! quel malheur est arrivé !
Fasse la providence,
Que Léon soit sauvé !

LE DOMESTIQUE, *regardant au loin.*

Il est sauve !

TOUS, *s'arrêtant.*

Il est sauvé !

MOUFLARD.

Il est sauvé !

TOUS.

Il est sauvé !

(*Ils poursuivent leur chemin.*)

MOUFLARD.

Il est sauvé !... Eh bien, j'en avais le pressentiment.

SCENE XIV.

MOUFLARD, SUZETTE, JUSTIN, les Gens de la maisons.

CHOEUR.

Air : *Parmis ces fleurs nouvelles.*

Amis, séchons nos larmes,
Banissons,

Oublions
Nos allarmes.

MOUFLARD.

C'est le ciel qui l'a préservé

JUSTIN.

Et c'est mon maîtr' qui l'a sauvé. (*bis.*)

MOUFLARD, *à Suzette.*

De quel maître est-il question, et par quel secours...

SUZETTE, *avec chaleur.*

Nos cris ont fait accourir M. de Luzi, qui, tout en arrivant, a quitté son habit, s'est jetté à l'eau... Ah ! mon dieu, j'en suis toute saisie... Si vous aviez vu comme il a plongé, comme il a saisi Léon par la tête. . . Mad. d'Hercour s'est trouvée mal, Mad. de Nelfort respirait à peine ; mais dans l'instant M. de Luzi vient déposer Léon dans les bras de ma maîtresse. Alors l'enfant ouvre les yeux, sourit à sa marraine, appelle sa maman, son ami, chacun s'embrasse, et l'émotion de la joie devient si vive, que ces deux dames sont restées sans pouvoir parler.

MOUFLARD.

La joie produit toujours des effets extraordinaire.

JUSTIN, *regardant du côté de la rivière.*

Vlà qu'à r'venir tout l'mond' s'apprête,
Le p'tit Léon est à la tête,
Porte par monsieur de Luzi.
(*Tous regardent comme Justin.*)

MOUFLARD.

Allons, il faut tous rendre hommage
A monsieur de Luzi. (*bis.*)
Chantez tous l'homme de courage,
Qui sauve votre jeune ami,
De bon cœur, tous ici,
Tous ici.

CHOEUR.

Célébrons l'homme de courage,
Qui sauve notre jeune ami.

(*Pendant ce chœur, on voit passer M. de Luzi portant Léon enveloppé dans son habit, un bras passé autour du cou de son libérateur, et donnant l'autre main à madame de Nelfort. M. Dolban vient ensuite, donnant le bras à Mad. d'Hercour, qui paraît se soutenir à peine. Quelques gens marchent derrière eux, et, quand ils sont passés, tout le monde les suit en finissant le chœur.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre change et représente une autre partie du jardin. Au fond, la façade d'une orangerie, ayant trois portes ceintrées.

SCENE PREMIERE.

Mad. DE NELFORT, MOUFLARD.

Mad. DE NELFORT.

Hâtez-vous, monsieur, je n'ai qu'un moment à vous donner, pendant que madame d'Hercour est occupée à recevoir les félicitations de tout le village. Dites-moi, en deux mots, comment il se fait que vous m'ayiez acheté la terre de M. de Luzi.

MOUFLARD.

Madame sait bien que je n'ai jamais rien su dire en deux mots. Quant à la terre d'Orville, il était impossible de rencontrer plus exactement ce que vous désiriez, et vous allez en voir la preuve. Voici la clause de cette acquisition.

Mad. DE NELFORT, *prenant l'écrit.*

Voyons cela.

MOUFLARD.

Air : *Dans cette maison à quinze ans.*

J'ai discuté vos intérêts
Avec assez d'intelligence,
Et sans aucun surcroît de frais,
L'acte c'est fait en diligence :
Pourtant, sur la rédaction,
Je ne crains point que l'on me blâme :
J'ai pesé chaque expression,
Et j'attends, sans prétention,
Les éloges de madame.

Mad. DE NELFORT.

Vous êtes bien naïf, M. Mouflard : mais je ne suis point entousiasmé de votre emplette. On aura cent difficultés avec les créanciers de M. de Luzi.

MOUFLARD.

Aucunes. Nous avons des délégations pour le prix total : c'est une affaire excellente, et vous achetez, au moins trente mille francs au-dessous de la valeur, au denier dix.

Mad. DE NELFORT.

Monsieur, je n'entends point profiter d'un si grand avantage, et je veux payer la terre ce qu'elle vaut.

MOUFLARD.

Permettez-moi de vous représenter, madame... Premièrement, il est prouvé qu'on achette souvent fort chère ; donc, il est permis d'acheter quelquefois bon marché.

Mad. DE NELFORT.

Le bel argument !

MOUFLARD.

Songez, madame, que nous ferons valoir, comme une charge considérable, la petite rente que vous êtes obligée de servir.

Mad. DE NELFORT.

Moi ! servir une rente !... Que signifie ce jargon.

MOUFLARD.

Jargon ! l'expression la plus noble...

Mad. DE NELFORT.

Expliquez-vous.

MOUFLARD.

Madame n'a donc pas lu l'article 4. (*il lit.*) « Une somme » annuelle de six cents livres à Pierre Firmin, mon fermier, » le fond évalué six mille francs, dires se rembourser à l'épo- » que du mariage de Marie-Charlotte Firmin, l'aînée de ses » filles, à qui cette somme est déléguée pour faciliter son » établissement. »

Mad. DE NELFORT, *se récriant.*

Ah ! dieux ! une rente, une somme pour faciliter l'établissement d'une jeune fille... (*à part.*) Si c'était... mais rien de plus vraisemblable...Oui, ceci ne peut être que la suite d'une intrigue de M. de Luzi. Qu'elle surprise !...et je me reprochai de l'avoir jugé avec trop de sévérité. (*haut.*) Vous avez vu cette Charlotte ?

MOUFLARD.

Non. En parcourant la forme, j'ai apperçu toute la famille,

à l'exception de la fille aînée qui était un peu malade. On dit cette petite très-attachée à M. de Luzi, et cela est naturel, puisqu'il lui fait du bien.

Mad. DE NELFORT, *à part.*

Cela s'explique assez clairement, et, pour rien au monde, je ne me chargerai d'une pareille dette... (*haut.*) Monsieur, la terre d'Orville ne me convient point, et je donnerai tout ce qu'on voudra pour rompre ce marché.

MOUFLARD.

Madame à la tête bien vive; elle voit des monstres...

Mad. DE NELFORT.

Monsieur, je vois ce qui est. Très-décidément, je ne ratifierai point cette acquisition; il faut que vous déterminiez M. de Luzi à reprendre sa terre, et, s'il s'y refuse, arrangez vous pour la mettre en vente, et que je n'en entende jamais parler.

MOUFLARD, *en s'en allant.*

C'était bien la peine de tant me presser.

SCENE II.

Mad. DE NELFORT, *seule et un peu agitée.*

Oui, sans doute, je dois éviter toute espèce de relations avec M. de Luzi... Je suis fort heureuse que cette circonstance m'ait appris à le bien juger : sans cela peut-être... mais que de fausseté ! que d'hypocrisie dans sa conduite !

Air : *Dorilas conte moi des femmes.*

Quoi ! sous un air doux et sensible,
Avec l'accent de la bonté,
Cet homme trouve donc possible
De cacher sa perversité ! (*bis.*)
Oui, ses pareils à l'art de feindre
Doivent tous les succès qu'ils ont :
Ils cessent bientôt d'être à craindre } *bis.*
Quand on peut les voir tels qu'ils sont. }

Mais qu'ils deviennent redoutable
Lorsqu'ils cherchent à nous tromper !
Toujours soumis, toujours aimable,
Comment pouvoir leur échapper ? (*bis.*)
Remplis de l'esprit qui les guide,
Dans le piège nous conduisant,
Plus leur cœur est faux et perfide, } *bis.*
Plus leur langage est séduisant. }

SCENE III.

Mad. DE NELFORT, Mad. D'HERCOUR, LÉON, JUSTIN, SUZETTE, les Gens de la Maison, Paysans et Paysannes, *arrangeant des bouquets et des guirlandes.*

CHOEUR.

Air : *C'est ici le séjour des graces.*

Quel plaisir ! quelle douce ivresse !
Quel bonheur pour tout le pays !
Livrons-nous tous à l'allegresse,
Et chantons, mes amis,
Chantons et la mère et le fils.

Mad. DE NELFORT, *à Mad. d'Hercout.*

Tout le monde ici partage votre bonheur.

LÉON.

Combien je dois aimer mon ami !

SUZETTE.

Justin dit qu'il y avait du danger à sauter ainsi par dessus les saules coupés qui sont près de la rivière.

JUSTIN.

Pardi ! on pouvait se casser une jambe ou deux... au moins.

SUZETTE.

Et madame, qui croyait que M. de Luzi n'avait pas un bon cœur.

Mad. DE NELFORT.

Je suis fort aise de m'être trompée à cet égard.

LÉON, *avec emphase et prenant le milieu de la scène.*

Ah ! ça, que tout le monde m'écoute. Il s'agit de prouver à mon ami qu'il n'a point obligé un ingrat : vous savez, tous, ce dont nous sommes convenus. Ce soir, grande illumination dans l'orangerie, l'autel de l'amitié, beaucoup de guirlandes, beaucoup de bouquets ; il m'en faut prodigieusement.

JUSTIN.

Mais, je crois qu'en voilà une certaine quantité.

LÉON.

Air : *Jupiter un jour en fureur.*

Je n'aurai jamais trop de fleurs,
En cette heureuse circonstance ;
J'en veux en très-grande abondance,
Et de toutes les couleurs :

Les fleurs tiennent lieux d'éloquence,
Car, selon un auteur fameux,
Leur parfun délicieux
Est l'emblême précieux
De la reconnaissance.

Mad. DE NELFORT.

Sa mémoire le sert assez bien.

LÉON.

Mon oncle doit me faire un couplet, j'espère qu'il s'en occupe.

Mad. D'HERCOUR, *à Mad. de Nelfort.*

Mon frère vous a promis une comédie; moi, j'y veux ajouter un dénouement en réalité.

JUSTIN, *à Suzette.*

Hein? qu'est-ce que je t'ai dit?

Mad. D'HERCOUR.

Justin peut inviter ses amis, on se réunira dans l'orangerie.

LÉON.

Et nous allons la disposer pour cela. Entrez y tous, fermez cette porte et qu'elle ne se rouvre plus : on ira et l'on viendra par la petite porte, derrière la charmille; il ne faut pas que mon ami se doute de la moindre chose.

SUZETTE.

Je crois que je l'apperçois là-bas.

JUSTIN.

Il vient par ici, avec M. Dolban.

LÉON.

Eh vîte, eh vîte, emportez tout cela.

(Ils entrent dans l'orangerie, à l'exception des deux dames et de Léon. On reprend le chœur à demi-voix.)

SCENE IV.

Mad. DE NELFORT, Mad. D'HERCOUR, LÉON, M. DOLBAN, M. DE LUZI

LÉON, *courant à M. de Luzi.*

Mon ami, je croyais, tout-à-l'heure, pouvoir vous dire tout ce que j'éprouve de reconnaissance, à présent, les mots ne me viennent point... C'est singulier, me voilà, comme si j'avais envie de pleurer; et pourtant, je n'ai jamais été si heureux.

Mad. D'HERCOUR.

Il m'est bien doux de devoir un si grand service à un ami.

M. DOLBAN.

A un ami, comme on n'en voit peu.

M. DE LUZI, *à Mad. d'Hercour.*

Air : *nouveau (de Michel.)*

Par vos bontés, sans bornes et sans prix,
Me tenant lieu de la plus tendre mère,
J'avais pour vous les sentimens d'un fils;
En le sauvant j'ai cru sauver mon frère.

Mad. D'HERCOUR.

Aimable créature ! embrassons-le.

M. DOLBAN.

Ma foi, il le mérite bien.

M. DE LUZI, *embrassant Mad. d'Hercour.*

C'est mettre un prix infini...

M. DOLBAN, *présentant, M. de Luzi à Mad. de Nelfort, dont il tient la main.*

Vous êtes aussi de la famille.

Mad. DE NELFORT, *avec un petit mouvement de refus.*

Eh mais...

M. DE LUZI, *saisissant la main de Mad. de Nelfort.*

Cette faveur serait un sacrifice... (*Il lui baise la main.*) Et dans ce moment, rien ne pourrait ajouter au bonheur que j'éprouve.

Mad. DE NELFORT, *à part.*

Il a des expressions... En vérité, cet homme est bien dangéreux.

M. DOLBAN.

A propos, je viens d'apprendre, que vous devenez propriétaire de la terre d'Orville, et j'en suis vraiment charmé.

Mad. DE NELFORT, *regardant M. de Luzi.*

M. Mouflard a dû avoir à ce sujet une explication avec monsieur...

M. DE LUZI.

Je ne l'ai pas encore vu; mais dans le cas où madame trouverait à redire à quelques articles du contrat, je souscris d'avance, à tous les changemens qu'elle y voudra faire.

M DOLBAN.

C'est entendu. (*bas à Mad. de Nelfort.*) Quand je vous disais que vous n'auriez qu'à vous en louer. (*à M. de Luzi.*) Mon ami, j'ai aussi quelque chose à vous proposer. . . C'est qu'il est bon de vous dire que je n'ai pas oublié le service qu'il nous a rendu.

LÉON.

Mais, mon oncle, personne ne l'oublie, et je vous prie de de croire que tout n'est pas dit.

M. DOLBAN.

Oh! ce n'est pas avec des phrases que je prétends payer son généreux dévouement.

LÉON, *bas à M. Dolban.*

Avez-vous fait mon couplet ?

M. DOLBAN.

Pas encore; mais j'y ai songé. (*à Mad. d'Hercour.*) Vous savez ce qui m'arrive ?...

Mad. D'HERCOUR.

Non.

M. DOLBAN.

Vous n'aurez point de spectacle.

Mad. DE NELFORT.

Nous tâcherons de supporter ce malheur.

M. DOLBAN.

La troupe de Vernon est en fuite; oui, la nuit dernière...

Air : *Des fraises.*

Ils ont tous levé le pied,
Sans tambour, ni trompette,
Et n'auraient rien oublié
S'ils avaient un peu payé
Leurs dettes.

Mad. D'HERCOUR.

Vous verrez qu'il sont allez en Russie.

M. DOLBAN, *bas à M. de Luzi, qui a les yeux fixé sur Mad. de Nelfort.*

Mon ami, vous avez tort... (*haut, appercevant Mouflard.*) Mais, voici un homme qui vous cherche, je vous laisse, dépêchez vous de finir avec lui, et venez bien vîte me retrouver. (*il sort.*)

LÉON.

Maman, venez donner vos ordres pour que tout le monde m'obéisse aujourd'hui. (*il enmène Mad. d'Hercour.*)

Mad. DE NELFORT, *à Mouflard, qui lui parlait bas.*

Non, monsieur, je n'ai point changé d'avis. (*elle sort.*)

SCENE V.

M. DE LUZI, MOUFLARD.

M. DE LUZI, *qui a entendu les derniers mots de Mad. de Nelfort.*

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MOUFLARD.

Cela veut dire que Mad. de Nelfort trouve votre terre trop bon marché, quant au prix, et elle a raison, trop chère quant à la rente, et elle a tort : mais enfin cette acquisition la contrarie, l'embarrasse, lui déplait.

M. DE LUZI.

Fort bien.

MOUFLARD.

Et bref, elle veut que le marché soit nul.

M. DE LUZI, *avec dépit.*

A la bonne heure. (*à part.*) Contraignons-nous.

MOUFLARD.

Monsieur sait que nous avons payé quinze mille francs.

M. DE LUZI.

Ils seront remboursés très-incessamment ; Mad. de Nelfort peut y compter. Je ne m'attendais pas à un procédé pareil.

MOUFLARD.

Monsieur ne peut que gagner à cela, et s'il veut m'honorer de sa confiance, je me fais fort de lui trouver un prix bien au-dessus.

M. DE LUZI.

Monsieur, je vous remercie.

MOUFLARD.

Vous entendez bien que nous autres, gens d'affaires...

Air : *Du petit Matelot.*

A bien acheter, à bien vendre,
Nous exerçons notre savoir :
C'est comme pour donner ou prendre
De l'argent à faire valoir :
Alors l'intérêt baisse ou monte,
Et, par un calcul simple et clair,
Nous prenons l'argent à bon compte,
Et le faisons payer fort cher. (*il sort.*)

SCENE VI.

M. DE LUZI, *seul, et très-agité.*

Madame de Nelfort ne veut point de la terre d'Orville, parce qu'elle la trouve vendue au-dessous de sa valeur, et chargée d'une rente ; il est évident que ces motifs, qui se contredisent, ne sont qu'un prétexte pour n'avoir aucune relation avec moi... Il y a dans cette conduite une marque affectée de mépris, et certes ! voilà ce que je n'endurerai ja-

mais... L'embarras est de m'éloigner d'ici, avant que mes amis soupçonnent mon départ... Pourquoi ne suis-je pas parti plutôt ! J'avais raison de vouloir fuir cette femme cruelle dont les préventions injurieuses... Ah ! qu'on est malheureux d'éprouver un véritable amour !

RONDEAU.

Air : *C'est toi seule, victorieuse.*

Voltigeant de belle en belle,
Mon cœur maîtrisait l'amour ;
Je devient constant fidèle,
Il me maîtrise à son tour.

Pour une beauté rébelle,
Sans retour,
Oui, l'amour, me rend fidèle;
Il me maîtrise à son tour.
Ma liberté m'est ravie,
Oui, mon ame est asservie,
Et celle qui pour la vie
Me captive sous sa loi,
A rendu mon cœur sensible
Malgréémoi :
L'oublier est impossible ;
Plus je veux m'en détacher,
Plus je sens que je l'adore,
Et le trait qui me dévore,
Dans mon cœur s'enfonce encore
Quand je veux l'en arracher.
Voltigeant de belle en belle, etc.

Voici ces dames : évitons leur présence, et allons tout préparer pour mon départ.

LÉON, *accourant précipitammant.*

Mon ami, avez-vous vu Justin ?

M. DE LUZI, *en sortant.*

Non, mais si je le rencontre je l'enverrai.

(*il sort du côté opposé à l'arrivée des dames.*)

SCENE VII.

LEON, *ensuite* Mad. DE NELFORT, Mad. D'HERCOUR.

LÉON, *avec impatience.*

Justin ! Justin ! (*Mad. de Nelfort, et Mad. d'Hercour paraissent.*) Il me fera manquer mon illumination ! Maman,

concevez-vous M. Justin qui ne vient pas m'aider, et que je ne rencontre nulle part ?

Mad. D'HERCOUR.

Voilà un terrible évènement.

LÉON.

Air: *Lubin a son ménage.*

Tout sera manqué, je gage,
Venez donc presser vos gens.
Employons tout le village,
Nous n'avons que peu d'instans.
Maman, ma belle marraine,
Venez me faire obéir,
Ah ! que l'on a de peine, } *bis.*
Pour avoir du plaisir ! }

Mad. D'HERCOUR, *souriant.*

Allons mon fils, il faut savoir attendre le moment d'être heureux.

LÉON, *vivement.*

Tout de suite, maman, venez..

Mad. DE NELFORT, *à Léon.*

Mon ami, laissez-nous. (*Léon sort.*)

SCENE VIII.

Mad. DE NELFORT, Mad. D'HERCOUR.

Mad. DE NELFORT.

Eh bien, vous vouliez me dire...

Mad. D'HERCOUR, *très-vivement.*

Je veux vous répéter que votre procédé avec M. de Luzi est très-extraordinaire, pour ne rien dire de plus ; et il faut que vous ayez juré d'être continuement injuste envers lui.

Mad. DE NELFORT.

J'espère que vous ne pensez pas cela.

Mad. D'HERCOUR.

Mais enfin, si le marché de cette terre est avantageux, qu'importe une petit rente et son motif ?

Mad. DE NELFORT.

Cela n'est point du tout indifférent, d'après la réputation de M. de Luzi.

Mad. D'HERCOUR.

Oh ! pour le coup, vous m'impatientez.

Mad. DE NELFORT.

Songez qu'il s'agit de faciliter l'établissement d'une jeune fille.

Mad. D'HERCOUR.

Est-il défendu d'être généreux?

Mad. DE NELFORT.

Je crois qu'il n'est pas nécessaire de vous dire tout ce que donne à penser une telle générosité. On n'y peut voir que le résultat d'une liaison...

Mad. D'HERCOUR.

Quelle idée!

Mad. DE NELFORT.

Air : *Tendre amour, à ta folie.* (de Doche.)

Pour appaiser une famille,
Et l'empêcher d'éclater,
Il veut marier la fille,
Et s'engage à la doter :
Oui, du blâme qu'il redoute,
Voulant se débarrasser,
Cet art est le prix, sans doute,
Des pleurs qu'il a fait verser.

Mad. D'HERCOUR.

Je saurai quelque chose de cette histoire.

Mad. DE NELFORT.

Au reste, c'est un parti pris, je ne garderai point la terre d'Orville et nous ferons bien de n'en plus parler.

Mad. D'HERCOUR.

Vous me prouvez, ma chère amie, qu'avec un bon cœur et mille dons aimables, on peut être souverainement injuste, et même se conduire tout au rebour du bon sens.

Mad. DE NELFORT.

Votre franchise me plaît.

Mad. D'HERCOUR.

Moi, j'aime Luzi, comme s'il était mon fils, et je suis désolée, à présent, qu'il soit resté avec nous.

Mad. DE NELFORT.

Pourquoi donc?

Mad. D'HERCOUR.

Ah! pourquoi!... Il vous aime, vous le savez.

Mad. DE NELFORT.

Il m'aime!... quoi! dans le moment où il vient de doter une jeune fille, il ose concevoir le projet...

Mad. D'HERCOUR.

Ne trouvez-vous pas que cette jeune fille vous occupe beaucoup.

Mad. DE NELFORT.

En vérité, depuis mon arrivée ici, je ne me reconnais

plus. Surprise d'y rencontrer un homme qu'on m'avait peint comme très-dangéreux, effrayée sans savoir ce que j'avais à craindre, l'imagination une fois frappée d'un objet, la même idée revient sans cesse, on veut prendre un parti, et l'on ne sait à quoi s'arrêter.

Mad. D'HERCOUR.

Oh ! il est inutile de chercher à vous armer de rigueur contre ce pauvre de Luzi ; il vous aime de la meilleur foi du monde, ne prétend rien, n'a nulle espérance. . . Vous êtes bien sûre de vous ; mais lui, que deviendra-t-il ?

Mad. DE NELFORT.

S'il m'aime véritablement, je le plains.

Mad. D'HERCOUR.

Vous le plaignez... mais quand on plaint un homme aimable et qu'on n'en aime pas un autre...

Mad. DE NELFORT.

Eh bien ?

Mad. D'HERCOUR.

Eh bien... on ne l'accable pas, on lui témoigne quelque bontés.

Mad. DE NELFORT.

Sérieusement ; que feriez vous à ma place ?

Mad. D'HERCOUR.

Ce que je ferais... Vous me le demandez ?

Mad. DE NELFORT.

Assurément.

Mad. D'HERCOUR.

Air : *Du pauvre monde.*

Ah ! par ma foi,
A votre place, moi,
Moi, qui jamais sur rien n'hésite,
Pour en finir,
Et n'y plus revenir,
Je prendrais mon parti bien vîte.
Sur le marché, d'abord,
Revenant, sans effort...

Mad. DE NELFORT.

Bon ; jaime fort
Un conseil aussi sage.

Mad. D'HERCOUR.

De ce contrat qui vous déplaît,
Je ferais, sans aucun regret...
Un bon contrat de mariage.

Mad. DE NELFORT.

Je ne m'attendais pas à ce brusque conseil. Moi, épouser M. de Luzi !

Mad. D'HERCOUR.

Pourquoi pas ?

Mad. DE NELFORT.

Vous plaisantez, sans doute.

Mad. D'HERCOUR.

Point du tout.

Mad. DE NELFORT.

J'ai toujours pensé qu'une femme aurait grand tort de hasarder deux fois sa liberté, et j'espère que M. de Luzi ne me fera pas changer de sentiment.

Mad. D'HERCOUR.

Ah !... qui sait ?

Mad. DE NELFORT.

A moins que la tête ne me tourne.

Mad. D'HERCOUR.

On voit de ces choses-là. (*M. Dolban paraît.*

Mad. DE NELFORT.

Paix, voici votre frère.

SCENE IX.

Mad. DE NELFORT, Mad. D'HERCOUR, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

Vous me voyez très-fâché, très-en colère contre Luzi.

Mad. DE NELFORT.

Contre M. de Luzi ?

Mad. D'HERCOUR.

De quoi s'agit-il ?

M. DOLBAN.

De ma jolie petite nièce ; un enfant charmant... la grace, la candeur, l'innocence... et cent mille écus de dot.

Mad. D'HERCOUR.

Au fait.

M. DOLBAN.

Au fait, M. de Luzi refuse de l'épouser !

Mad. D'HERCOUR.

En vérité, mon frère, vous êtes fou. Cécile est trop jeune.

Mad. DE NELFORT.

Dolban arrange un mariage comme une partie de plaisir.

M. DOLBAN.

Ma foi! avec Luzi... J'avais d'abord songé à le protéger auprès de vous : mais j'ai ensuite réflechi... I

Mad. DE NELFORT.

Que voulez-vous dire ?

M. DOLBAN.

Je veux dire, madame, que celui qui entreprendra de vous rendre sensible, y perdra son tems.

Mad. DE NELFORT, *à part.*

Que ne dit-il vrai ?

Mad. D'HERCOUR.

Mon frère a un tact admirable.

M. DOLBAN.

Mais je connais bien Luzi, j'ai fait une étude sérieuse de son caractère, je suis sûre qu'il fera le bonheur de sa femme, et voilà pourquoi je veux lui donner ma nièce.

Mad. DE NELFORT.

Et s'il vous a refusé ?

M. DOLBAN.

Oh ! je ne me tiens pas pour battu, et si vous voulez m'aider...

Mad. DE NELFORT.

Moi !

Air : *Mais au sallon j'irai demain.*

En quoi pourais-je vous servir !

M. DOLBAN.

Faites qu'il cède à mon desir.

Mad. D'HERCOUR.

Imposible de mieux choisir.

Mad. DE NELFORT.

Non, non, je ne puis vous servir.

M. DOLBAN.

Vous pouvez tout en obtenir.

Mad. D'HERCOUR.

Elle peut tout en obtenir.

M. DOLBAN.

Parlez, vous allez réussir.

Mad. D'HERCOUR, *à Mad. de Nelfort.*

L'ambassade vous fait plaisir.

Mad. DE NELFORT.

Je ne puis en rien vous servir

Mad. DE NELFORT.	M. DOLBAN.
Dans cette affaire :	Allons ma chère
Non, je ne puis ici	Déterminez Luzi.
Parler à monsieur de Luzi :	
Faites-en votre affaire :	Faites-en votre affaire,
Mon cher, de ce projet	Je tiens à ce projet,
Sans doute, il sera satisfait :	Ma nièce est un charmant sujet,
Cet hymen doit lui plaire.	Et Luzi doit lui plaire.

Mad. D'HERCOUR.

Allons, ma chère,
Sur notre ami Luzi
Vous aurez tout pouvoir ici,
Cet hymen doit vous plaire.
(*à part.*) Elle a l'air inquiet,
Et je crois que ce beau projet
Pourrait bien lui déplaire.

M. DOLBAN.

J'ai fait dire à Luzi que vous aviez à lui parler, il va venir.

Mad. D'HERCOUR.

Le voici.

M. DOLBAN.

Tâchez de lui faire entendre raison.

Mad. D'HERCOUR, *bas à Mad. de Nelfort.*

Et vous, ne soyez pas si raisonnable.

Mad. DE NELFORT

Vous donnez de jolis conseils.

M. DOLBAN, *à Luzi, qui paraît.*

Venez, monsieur, venez; vous m'avez refusé; mais j'espère que vous ne refuserez pas madame. (*il sort.*)

Mad. D'HERCOUR, *à Mad de Nelfort.*

Moi, je suis sûr qu'il vous refusera. (*elle sort.*)

SCENE X.

Mad. DE NELFORT, M. DE LUZI.

M. DE LUZI, *d'un ton un peu piqué.*

Je ne devine pas ce que madame pourrait exiger de moi; je me suis expliqué sur le marché qui lui déplaît si fort.

Mad. DE NELFORT.

Laissons pour un moment...

M. DE LUZI.

Que pourriez-vous me demander? Tous vos sentimens ne me sont-ils pas connus?

Mad. DE NELFORT.

Il n'est point question de mes sentimens.

M. DE LUZI.

Permettez-moi, madame, de prendre congé de vous.

Mad. DE NELFORT.

Un moment... On veut, monsieur, que je vous détermine... Vos amis vous offrent un parti très-avantageux; une jeune personne, belle, riche...

M. DE LUZI.

N'a rien qui puisse me tenter.

Mad. DE NELFORT.

Peut-être un autre engagement...

M. DE LUZI.

Eh ! madame, pourriez vous le croire.

Air nouveau.

Pour moi, je sens que sur la terre,
Il n'existe qu'un seul objet,
Et c'est à tort que de lui plaire,
J'avais formé le vain projet ;
Ah ! de l'aimer sans espérance,
Je ne dois pas être surpris,
Je conçois son indifférence ;
Mais je me plains de ses mépris. (*bis.*)

Mad. DE NELFORT.

Des mépris !... Voilà par exemple une idée très-fausse.

M. DE LUZI.

Votre conduite à cet égard ne me laisse aucun doute.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, MOUFLARD.

MOUFLARD, *une lettre à la main.*

Pardon, madame, si je prend la liberté de vous interrompre : mais cette lettre que je reçois du fermier de la terre d'Orville, relativement à la vente d'icelle, et qu'il est important de vous communiquer . . .

M. DE LUZI.

Cela est inutile... Madame est décidée.

Mad. DE NELFORT, *à Mouflard.*

Voyons, monsieur.

MOUFLARD.

Comme la rente, la dot de la jeune fille avait paru choquer madame...

Mad. DE NELFORT.

Donnez-moi cette lettre.

MOUFLARD.

Permettez que je vous la lise. (*il lit.*)

« Mon cher M. Mouflard, j'apprends que la terre d'Or-
» ville est décidément vendue, et que par le marché, il me
» revient une rente sur la tête de ma fille aînée, à qui ça doit
» servir de dot ; mais savoir si Charlotte pourra jamais trou-
» ver un mari, car il faut vous confier...

M. DE LUZI.

Ce Firmin est-il assez bavard ? je vous jure, madame, que l'objet dont il s'agit...

Mad. DE NELFORT.

Permettez qu'il continue... (*à Mouflard.*) Il faut vous confier.

MOUFLARD, *continuant.*

» Vous confier que la pauvre petite, qui n'a pas encore
» huit ans...

Mad. DE NELFORT, *à part.*

Qu'entends-je ?

MOUFLARD, *lisant.*

» Est déjà contrefaite comme une grande personne.

Mad. DE NELFORT.

La rente est pour un enfant !

MOUFLARD, *lisant.*

» Et c'est la raison pourquoi ce cher maître li avait assuré
» une dot.

Mad. DE NELFORT, *à M. de Luzi.*

Vous avez des motifs de prédilection tout-à-fait particulier.

MOUFLARD, *lisant.*

» Mais, moi, j'dis qui est-ce qui sait si Charlotte vivra ?
» elle est bien délicate ; elle a ben de l'esprit, et vous savez
» le proverbe ? c'qui fait que j'demande s'il n'y aurait pas
» moyen de réduire la rente à moitié et de la faire passer
» sur la tête de mes autres enfans.

Mad. DE NELFORT.

Donnez. Je me charge de répondre : Firmin sera content. Allez dire à mad. d'Hercour que je garde la terre d'Orville.

MOUFLARD.

Madame conçoit que le marché devient encore plus avantageux.

Mad. DE NELFORT.

Il suffit : allez.

MOUFLARD, *sortant.*

Je savais bien que je finirais par la persuader.

SCENE XII.

M. DE LUZI, Mad. DE NELFORT.

M. DE LUZI, *avec étonnement.*

Que dois-je penser de ce changement ?

Mad. DE NELFORT, *avec abandon.*

Ah ! monsieur, connaissez tous mes regrets : j'ai pu croire que cette jeune fille... Je vous ai cru capable des plus grands torts. Avec quelle facilité on soupçonne le mal ! Combien

je rougis de mon injustice ! Ah ! je fais mieux; je la sens vivement, je me la reproche, et je ne serai contente que quand il me sera possible de la réparer.

M. DE LUZI.

Quoi ! madame, vous daignez convenir que vous avez été trop loin dans vos préventions ! que cet effort est généreux ! Combien il vous honore ! mais que l'attendrissement qu'il me cause est cruel ! au moment de vous quitter...

Mad. DE NELFORT.

Quel serait à présent ce motif....

M. DE LUZI.

Duo des Mystères d'Isis (1).

Quand je désespère
De vous plaire,
Qui pourrait arrêter mes pas !

Mad. DE NELFORT.

Toujours on espère
Pouvoir plaire :
L'amour ne se rebute pas.

ENSEMBLE.

M. DE LUZI.	Mad. DE NELFORT.
Pour moi toujours aussi sévère,	On croit soumettre la plus fière ;
Vous n'arrêterez point mes pas.	Le cœur se le promet tout bas.

M. DE LUZI.

Ce départ est un sacrifice,
Il est pénible, je le sens.

Mad. DE NELFORT.

De réparer mon injustice,
Ah ! du moins, donnez moi le tems.

ENSEMBLE.

M. DE LUZI.	Mad. DE NELFORT.
D'un jugement peu favorable,	D'un jugement peu favorable,
Vous ne voudrez point revenir ;	Vous voyez, j'aime à revenir ;
Ah ! soyez plus équitable,	Je ne veux qu'être équitable,
Je n'ai point d'autre desir ;	Je n'ai point d'autre desir.
Mais qu'attendre de l'avenir !	Vous voyez, j'aime à revenir,
C'en est fait, je dois partir,	Mais, malgré tout mon desir,
On a trop su vous prévenir.	Il faut le tems de revenir.

(1) On passe ce duo à la réprésentation : mais c'est contre le gré de l'auteur, et les comédiens de département qui joueront cette piece, feront bien de le chanter, il est nécessaire au développement de la situation.

M. DE LUZI, *avec chaleur.*

Ah ! si du moins, j'emportais cette consolation de vous voir ne plus douter de mes sentimens, si vous approuviez une conduite aussi soumise...

Mad. DE NELFORT.

Mais je ne trouve point de soumission dans un projet qui me contrarie.

M. DE LUZI.

Et comment puis-je croire...

Mad. DE NELFORT.

En vous obstinant à partir, vous me feriez beaucoup de peine.

M. DE LUZI, *légèrement.*

Eh bien, retenez moi, si vous l'osez.

Mad. DE NELFORT.

Ce serait donc une action bien hardie.

M. DE LUZI.

Que diriez-vous pour me retenir ?

Mad. de NELFORT.

Un seul mot : restez.

M. DE LUZI, *vivement.*

Il suffirait ; car ce mot dans votre bouche et dans la situation où je suis, exprimerait, promettrait tout.

Mad. DE NELFORT.

Eh ! bien, voyez, j'allais le dire sans en prévoir la conséquence.

M. DE LUZI.

A présent que vous êtes avertie du sens que j'y attacherais, vous vous en garderez bien : tous vos premiers mouvemens me sont contraires et je n'attends rien de mieux de vos réflexions ; vous êtes encore prévenue.

Mad. DE NELFORT.

Ne parlons plus de préventions : en me montrant injuste, j'ai perdu le droit d'être sévère.

M. DE LUZI, *avec feu.*

Si vous pouviez comprendre tout ce que je souffre à vous quitter.

Mad. DE NELFORT.

Mais je ne reçois point vos adieux.

M. DE LUZI, *avec chaleur.*

Ah ! pourquoi votre bonheur ne dépend-il pas de moi ! Que j'aurais de plaisir à me venger de vous, en vous rendant heureuse ! oui, je paierais de la moitié de ma vie, le plaisir de vous consacrer l'autre ! et cependant, vous ordonnez mon départ.

Mad. DE NELFORT, *avec vivacité toutes les repliques.*

Mais point du tout.

M. DE LUZI.

Vous voulez que je sois malheureux !

Mad. DE NELFORT.

Mais non.

M. DE LUZI.

Il faut vous fuir, il le faut.

Mad. DE NELFORT.

Non, monsieur.

M. DE LUZI.

Quoi ! vous vous opposez !..

Mad. DE NELFORT.

Assurément.

M. DE LUZI.

Mais enfin que dois-je faire ?

Mad. DE NELFORT.

Restez.

M. DE LUZI.

Grands dieux ! quel mot prononcez vous !... Ah ! ce n'est qu'un jeu, que voulez vous que je fasse désormais d'un tel souvenir et de la vie !

Mad. DE NELFORT, *après un silence.*

Restez.

M. DE LUZI, *avec l'ivresse de la joie.*

Vous êtes donc à moi ! Comment trouver assez de force dans l'ame pour supporter un tel bonheur.

(*Ici les portes de l'orangerie s'ouvrent, elle est illuminée et l'on y voit tous les personnages de la scène suivante.*)

Mad. DE NELFORT.

Dolban et sa sœur vont être bien surpris.

SCENE XIII ET DERNIERE.

Les précédens, M. DOLBAN, Mad. D'HERCOUR, LÉON, JUSTIN, SUZETTE, les Gens de la maison et Villageois.

M. DOLBAN.

Air : *vaud. de Sophie.*

Tous les deux je vous félicite.

Mad. D'HERCOUR.

Vous le voyez, j'avais raison.

Mad. DE NELFORT.

Que pensez vous de ma conduite ?
Dans le monde, qu'en dira-t-on ? *(bis.)*

M. DOLBAN.

Oh ! quand a moi je vous invite
A braver ce qu'on en dira.
Les caquets passeront bien vîte
Et le bonheur vous restera.

CHOEUR.

Les caquets passeront bien vîte,
Et le bonheur vous restera.

M. DOLBAN.

Ce qui m'étonne, c'est que ma sœur avait prédit ce qui arrive.

Mad. D'HERCOUR.

Mais cela devait être : les personnes qui se conduisent d'après leurs préventions, doivent changer quelquefois de sentimens.

Mad. DE NELFORT.

C'est ajouter un petit ridicule à un grand tort, et j'espère à l'avenir, éviter l'un et l'autre.

LÉON, *séparant tout le monde.*

Mais rangez-vous donc : vous masquez l'autel.

M. DOLBAN.

Place, place.

Mad. DE NELFORT.

C'est une véritable fète.

LÉON.

Voyez, mon ami... L'autel de l'amitié.

(*il lit l'inscription en transparant.*)

LÉON, RECONNAISSANT, A LUZI, SON LIBÉRATEUR.

K

(*à M. Dolban.*)

Le couplet, mon oncle.

M. DOLBAN.

Je n'ai jamais pu trouver le dernier vers.

LÉON, *frappant du pied.*

Ah ! mon dieu, mon dieu !... C'est égal, en voilà l'intention. (*il se jette au cou de Luzi.*)

M. DOLBAN.

Je vois avec satisfaction, ma sœur, que votre fils me ressemblera : vous m'accusez d'avoir des goûts frivoles : mais soyez sûre que lorsqu'on est dans la société, le meilleur secret pour y trouver du plaisir, c'est d'en faire !

M. DE LUZI.

Avec un pareil secret, on échappe aisément à toutes les préventions.

Mad. DE NELFORT.

Les qualités aimables n'en garantissent pas toujours.

VAUDEVILLE.

Air : *de la Rose.* (contredanse.)

Mad. D'HERCOUR

Il faut réfléchir,
A loisir,
Quand de bien juger on a le desir ;
Il faut réfléchir,
A loisir,
Surtout, s'abstenir
De se prévenir.

Mad. DE NELFORT.

Rien n'est pourtant, hélas ! plus ordinaire
Que d'écouter les discours du vulgaire,
Et, par malheur, on ne réfléchit guère
Sur les propos
Des méchans et des sots.

TOUS.

Il faut réfléchir, etc.

M. DE LUZI.

Que d'importans, que d'hypocrites,
Nous rencontrons a chaque pas,
Sur leurs vertus, sur leurs mérites,
Comment ne se méprendre pas!

TOUS.

Il faut réfléchir, etc.

SUZETTE.

Voyez Damis, élégant petit maître,
Causeur brillant autant qu'on le peut-être ;
La vive Eglé, qui voulut le connaître,
Deux jours après,
Dit, le voyant de près.

TOUS.

Il faut réfléchir, etc.

M. DOLBAN.

Agnès paraît timide et sage,
C'est un mouton pour la douceur :
Le lendemain du mariage
Son époux dit avec douleur.

TOUS.

Il faut réfléchir, etc.

LEON.

On ne croit pas un enfant susceptible
De raisonner, d'être bon et sensible ;
Au plaisir seul on le croit accessible :
Mais moi, je dis
Aux gens de cet avis.
Il faut réfléchir, etc.

TOUS.

Il faut réfléchir, etc.

Mad. DE NELFORT, *au public.*

Pour une pièce qui commence,
Craignant toujours votre rigueur,
Nous desirons vous voir d'avance
Prévenus en notre faveur :
Quand vient la fin, nous
Tremblons tous,
Sur le jugement qu'on attend de vous ;
Mais notre destin est bien doux,
Quand vous restez tous
Prévenus pour nous.

TOUS.

Quand vient la fin, etc.

FIN.